

## ALTER ORBIS ET EXOTISME BORÉAL : LE GRAND NORD SELON LES HUMANISTES ITALIENS

Le goût du Grand Nord, qui s’empare des Italiens du Cinquecento, atteint son sommet sans doute avec la tragédie *Il Re Torrismondo* du Tasse<sup>1</sup>. S’agissant d’une œuvre de vieillesse et de la réponse du poète au débat renaissant sur la tragédie, le choix de la matière gothique répond d’abord à un autre principe théorique, expliqué par le Tasse dans ses *Discours sur le poème héroïque*, à savoir celui d’une matière poétique exotique, certes, mais *verisimile*, une matière capable de sauver la liberté irréductible de la création poétique tout en se soumettant au contrat de vraisemblance, imposé par les interprétations contemporaines de la poétique aristotélicienne :

*Dee il poeta schivar gli argomenti finti, massimamente se finge esser avvenuta alcuna cosa in un paese vicino e conosciuto e fra nazione amica, perché fra’ popoli lontani e ne’ paesi incogniti possiamo finger molte cose di leggieri senza toglier autorità alla favola. Però di Gotia e di Norveggia e di Suetia e d’Islanda o dell’Indie Orientali o di paesi di nuovo ritrovati nel vastissimo Oceano oltre le Colonne d’Ercole si dee prender la materia dee ‘sì fatti poem’.*

Le poète doit donc éviter les arguments fictifs, surtout s’il veut imaginer un événement qui se serait produit dans un pays voisin et bien connu ou chez une nation amie, car, lorsqu’il s’agit de peuples lointains et de pays inconnus, il est possible alors d’inventer beaucoup de choses sans risquer d’ôter tout crédit à la fable. Ce sont donc le pays des Goths, la Norvège, la Suède, l’Islande, les Indes orientales et les pays qui ont été découverts depuis peu sur l’immense Océan, au-delà des colonnes d’Hercule, qui devront fournir la matière de ces sortes de fictions.

Le Grand Nord scandinave, à l’instar des « terres nouvellement découvertes », correspond donc à cette matière fabuleuse, mythopoiétique, génératrice d’inventions capables de captiver et d’éduquer le lecteur. La matière américaine n’a jamais véritablement séduit le Tasse<sup>3</sup>. Le Nord en revanche, un Nord sillonné et rêvé à travers les pages de cette nouvelle littérature de propagande nordique que sont les œuvres des frères Johannes et Olaus Magnus, puis le regain d’intérêt au cours du XVI<sup>e</sup> siècle pour Saxon Grammaticus suggère au Tasse l’invention non seulement d’un contexte merveilleux, comme les paysages enneigés et les glaces pérennes, et de mœurs curieuses, mais également de personnages et d’affects aux caractéristiques singulières.

De longues sections de la tragédie, accusées parfois d’une soumission plate et non inspirée à la source documentaire, décrivent la vie tonique, les jeux militaires des jeunes scandinaves, l’idylle glacée d’une humanité parfaitement intégrée dans un milieu naturel et climatique hostile. Le Tasse accentue, à l’adresse de son lecteur latin, les traits d’innocence, de pureté, de sagesse et d’honnêteté, qui auraient quitté les palais et les cours italiens : ces

---

<sup>1</sup> Pour la littérature critique sur *Il re Torrismondo* on citera au moins : S. Verdino, *Il Re Torrismondo e altro*, Alessandria, Edizioni dell’Orso, 2004 ; J. Goudet, « Johannes et Olaus Magnus et l’intrigue de *Il Re Torrismondo* », *Revue des études italiennes*, 12, 1966, p. 61-67.

<sup>2</sup> Le Tasse, *Discours de l’art poétique. Discours du poème héroïque*, traduction de F. Graziani, Paris, Aubier, 1997, p. 198 ; pour l’édition italienne on a utilisé T. Tasso, *Discorsi del poema eroico*, éd. L. Poma, Bari, Laterza, 1964, II, p. 109. Pour l’édition du *Re Torrismondo* on renvoie à T. Tasso, *Il Re Torrismondo*, éd. V. Martignone, Parma, Fondazione Pietro Bembo/ Guanda editore, 1993, dont on signale l’introduction de V. Martignone, p. IX-XLI.

<sup>3</sup> Parmi les passages supprimés de la *Jérusalem délivrée* on retrouve le récit d’un voyage, initialement prévu pour le chant XV, d’une navigation jusqu’aux côtes brésiliennes, sur les traces du voyage de Pigafetta. Je remercie ici M. Residori de me l’avoir signalé. Cfr. T. Tasso, *Gerusalemme liberata*, éd. L. Caretti, Milano, Mondadori, 1976 : « Ottave stravaganti », p. 602-605.

qualités survivraient au Nord, dans les personnages comme la femme guerrière Rosmonda, et seraient autant de qualités amplifiées et assurées par une nature dépourvue de douceur, incitant l'humanité à rester intègre. C'est le sens ultime du chœur conclusif de l'acte II évoquant par ailleurs un pessimisme tragique au sujet de l'éthique de l'homme :

Non sono estinte ancor l'eccelse leggi  
Generate là su ne l'alto Cielo  
De l'opre saggie e caste,  
E del parlar che l'Onestà conservi ;  
Perch'ella qui ritrova alberghi e seggi  
Tra l'altissime nevi e 'l duro gelo,  
E tra gli scudi e l'aste  
Vive sicura, e tra ministri e servi.

Les lois sublimes, générées au Ciel, des œuvres sages et chastes, du langage qui garde l'Honnêteté, ne sont pas encore éteintes. Ici [dans le Nord] elle [l'Honnêteté] retrouve siège et refuge au milieu des neiges éternelles et du dur gel ; elle vit en sécurité parmi les boucliers et les lances, tout comme parmi les ministres et les serviteurs.

Par le Tasse nous atteignons le terme d'une longue tradition assez complexe, aux multiples facettes, qu'est la découverte humaniste de la Scandinavie. D'une part, le Tasse théorise le choix d'une matière exotique autre que les *americana*, ce qui lui permet – mais avant lui on constate le même mouvement – de construire un discours primitiviste optimiste. D'autre part, cette identification d'un espace géographique pouvant corroborer un discours anthropologique de pureté originelle, non contaminée par l'humanité, permet la constitution d'un lieu politique radicalement autre, où les valeurs divines, la sagesse, la chasteté et l'honnêteté deviennent fondatrices ; émigrées vers des contrées lointaines, là où l'homme est plus pur, plus proche de la créature voulue par Dieu, ces valeurs s'affichent en modèle pour une réalité déchue.

Le Tasse s'appuie sur un grand succès éditorial de la seconde moitié du Cinquecento, l'*Historia de gentibus septentrionalibus* d'Olaus Magnus, archevêque d'Uppsala, réfugié en terre catholique depuis l'avènement au pouvoir des Wasa (1523) et la conversion du royaume de Suède à la Réforme. Olaus doit sa renommée latine d'abord à sa célèbre *Carta Marina*, publiée à Venise en 1539<sup>4</sup>, première cartographie fiable de la Scandinavie et dont les monstres marins iront émailler les traités de tératologie, ensuite à son traité historico-ethnographique sur son pays natal, publié à Rome aux frais de l'auteur et traduit quelques années plus tard en plusieurs langues, dont l'italien et le français – preuve s'il en faut de l'engouement pour la matière nordique des latins<sup>5</sup> ; Olaus vient certes assouvir une réelle curiosité, et alimente le mythe, de fait déjà installé chez les Romains, d'un univers de pureté catholique dans les brumes boréales, où l'enjeu n'est nullement l'évangélisation, mais la préservation d'une intégrité qui ailleurs en Europe serait perdue.

---

<sup>4</sup> Olai Magni, *Carta marina et descriptio septemtrionalium terrarum ac mirabilium rerum in eis contentarum*, Veneciis, Thome de Rubis, 1539.

<sup>5</sup> *Historia de gentibus septentrionalibus*, autore Olao Magno Gotho, Romae, apud I. M. de Viottis, 1555 ; publié ensuite en épitomé jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, dans plusieurs langues ; *Histoire des gens septentrionaux*, Paris, Martin Le Jeune, 1561 (illustrée) et *Storia d'Olao Magno... de' costumi delle genti settentrionali* tradotta per Remigio Fiorentino [Nannini], Venezia, Bindoni, 1560, suivie en 1565 de l'édition chez Giunti, avec les xilographies de l'édition romaine. Sur Olaus Magnus la bibliographie est riche ; citons les travaux les plus récents : *I fratelli Giovanni e Olao Magno. Opera e cultura fra due mondi*, Atti del convegno internazionale Roma-Farfa, éd. C. Santini, Roma, il Calamo, 1999.

Le « gothicisme » italien ne date pourtant pas des publications d'Olaus Magnus et des lectures qu'en fit le Tasse. Le premier humanisme en avait été touché, dès le concile de Constance, première rencontre œcuménique entre Chrétienté du Nord et du Sud ; la lettre célèbre de Poggio Bracciolini décrivant les bains publics de Baden en fut l'expression amusée et provocatrice. Toutefois la reconnaissance des vertus 'barbares', identifiées dans le monde germanique, que célèbrent les lectures de Tacite et les rencontres œcuméniques des conciles, conduira les historiens humanistes à valoriser les origines barbares de l'identité italienne, comme nous le verrons chez Flavio Biondo et Marc'Antonio Sabellico.

Le Pape Pie II est un précurseur et stratège du germanisme impérial<sup>6</sup>. Ses écrits sur le monde germanique, teintés de gibelinisme, le poussent à formuler une théorie de la civilisation, de *l'incivilimento*, dans laquelle la jeunesse culturelle du monde germanique, au même titre que ses progrès spectaculaires et sa maturation civile, en font un modèle nécessairement adaptable aux autres régions à évangéliser : la complexité des contrées situées entre le Rhin et le Danube, parcourues à diverses occasions par le futur pape, devient le modèle exemplaire d'une histoire de la civilisation humaine, où le rôle civilisateur de la religion se greffe sur une conception subrepticement déterministe de l'évolution humaine<sup>7</sup>. Outre l'exemple novateur d'une connaissance du terrain qui l'emporte sur le savoir livresque, les écrits de Pie II sur la Germanie susciteront dans une certaine mesure, la conscience nationale allemande au XVI<sup>e</sup> siècle.

Un autre volet du philo-germanisme des Italiens, au tournant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, est offert par Machiavel. À l'Italie opulente, corrompue, en déclin, le secrétaire florentin oppose des valeurs germaniques idéalisées, d'un peuple rustre mais libre, privilégiant la richesse publique et le bien commun, négligeant le confort et la mollesse, un peuple en armes, qui se bat à son corps défendant pour sa liberté. Le portrait qu'il brosse de l'Allemagne de son temps (*Ritratto delle cose della Magna* 1512) – en réalité de la Suisse et du Tyrol – met l'accent sur l'absence de luxe, la sobriété et la frugalité, une pauvreté délibérément recherchée et assumée, ainsi qu'un équilibre admirable entre les institutions politiques<sup>8</sup>. À ces valeurs sociales et morales s'ajoutent les valeurs militaires : le modèle suisse du peuple en armes s'érige en contre-modèle face à l'Italie, incapable de défendre sa liberté et soumise aux forces étrangères. Le modèle suisse-allemand idéalisé, marqué par le lien étroit entre intégrité morale et liberté d'un peuple, s'imposera par la suite, tel un modèle romain républicain actualisé, dans les *Discours sur la première Décade de Tite-Live* (I, 55 et II, 12 et 19).

Le schéma adopté par Machiavel – une civilisation en déclin, dépossédée de sa liberté, confrontée à un peuple fruste, moins raffiné certes, mais aux valeurs solides et dignes d'être imitées – était le même que celui qui avait animé la *Germanie* de Tacite, dont le florentin ne

---

<sup>6</sup> Les œuvres de E.S. Piccolomini (Pie II) consacrées à l'Allemagne les plus marquantes sont *Historia bohémica* et la lettre *De ortu et auctoritate imperii Romani*, publiées dans *Opera omnia*, Basilea, Officina Henricum Petri, 1551. Célèbre la lettre à M. Mayer, *Epistola CCCLXIX Martino Mayer Excusatio contra murmur gravaminis Germanicae nationis, ibidem*, p. 836.

<sup>7</sup> Ce rapide aperçu tient compte notamment des remarques de L. Guerrini, *Un pellegrinaggio secolare. Due studi su E.S. Piccolomini*, Roma, Ed. storia e letteratura, 2007, p. 101-110. Une autre référence sur l'approche au monde germanique de Piccolomini est de G. Zippel, « Enea Silvio Piccolomini e il mondo germanico. Impegno cristiano e civile dell'umanesimo », *La cultura*, 19, 1981, p. 276-350.

<sup>8</sup> N. Machiavelli, *Ritratto delle cose della Magna* : « Perché li populi in privato sieno ricchi, la ragione è questa: che vivono come poveri, non edificano, non vestono e non hanno masseritie in casa; et basta loro abundare di pane, di carne et avere una stufa dove refugire il freddo; et chi non ha dell'altre cose, fa senza esse e non le cerca. Spendonsi in dosso 2 forini in 10 anni, et ogniuno vive secondo il grado suo ad questa proportione, et nessuno fa conto di quello li manca, ma di quello che ha di necessità, et le loro necessità sono assai minori che le nostre. » L'analyse du régime économique et militaire de l'Allemagne, lui inspirera la conclusion, assez connue, « E così si godono questa loro rozza vita e libertà ». La Germanie de Machiavel a été étudié par F. Chabod, « Il segretario fiorentino (1953) », *Scritti su Machiavelli*, Torino, Einaudi, 1964, p. 344-349 ; Voir également G. Costa, *Antichità germaniche* p. 47-49 et B. Wicht, *L'idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, L'âge de l'homme, 1995.

semblait pas avoir connaissance ; pourtant tous les deux partagent la même charge polémique, le même regard rivé sur les affaires de politique intérieure.

À une autre échelle, le discours géopolitique et culturel du philo-germanisme qui se dessine entre Pie II et Machiavel déplace le *limes* impérial, la frontière entre le cœur de la civilisation et une barbarie imaginaire, vers le Nord. Un Grand Nord qui, encore à ce stade, est très mal connu. Tout comme le texte ethnographique de Tacite, avec sa découverte et sa valorisation des valeurs germaniques, avait repoussé vers le Nord la frontière incertaine du civilisé, avait élargi le cercle de l'action civilisatrice de Rome, gagnant au respect l'altérité germanique et des nations avec qui désormais Rome, en ce premier siècle de notre ère doit s'allier, et vers qui, implicitement, se tourne le regard d'un intellectuel conscient du déclin des valeurs romaines.

Ce double mouvement, qui repousse les frontières et en même temps crée une altérité radicale en miroir du déclin des centres civilisés, se poursuit à la Renaissance. Le *limes*, par nature, n'est jamais stable : constamment redessiné, il laisse entrevoir au-delà un autre monde, où la géographie et l'ethnographie fabuleuses se confondent avec le mythe.

Pour cette raison, nous tenterons de franchir cette frontière imaginaire, en traversant l'océan germanique, vers un espace encore inconnu, pour une large partie de la Renaissance. Les frontières du mythe et de la géographie poétique reculent, mais les pays imaginaires continuent d'exister : nonobstant les progrès indéniables dans l'appréhension de l'espace, cette dernière ne se dérobe pas encore à la structure classique, centripète, selon laquelle le point d'irradiation de la civilisation est toujours le centre, tandis qu'aux extrêmes se placent les peuples monstrueux tout comme les peuples parfaits.

Le Nord au nord de la Germanie est donc cette *terra incognita* ou, comme l'affirmait Plin l'Ancien, un *alter orbis*. Si donc les découvertes américaines façonnent et dessinent tout au long du siècle un *Novus Orbis*, un monde Nouveau, le Nord gardera longtemps ses mystères. Préciser ses contours cartographiques prendra presque autant de temps que tracer les côtes du Nouveau Continent.

Que la (re)découverte du Grand Nord anticipe et justifie, voire prépare celle du continent américain est une affirmation acceptable, dès lors que les témoignages sur la vie en ces lieux, prouvant l'existence de la vie dans des contrées si reculées, bien au-delà des limites envisagées par les calculs ptoléméens, permet d'admettre que les Antipodes sont habités. Une fois brisé le tabou sur le Nord, la voie est ouverte pour briser les autres. Ce lien est établi par G.B. Ramusio dans son discours à Jérôme Fracastor en introduction au volume II des *Navigazioni et viaggi*, consacré au premier matériel rassemblé sur l'Amérique<sup>9</sup>.

L'autre enjeu de la (re)découverte du Nord est religieux et politique. En raison de sa christianisation tardive, c'est-à-dire vers les IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, à la Renaissance, les institutions religieuses en Scandinavie sont les avant-postes, les remparts même d'une Chrétienté toujours menacée par le paganisme et les résistances des antiques superstitions. La spiritualité, l'innocence, la naïveté de l'expérience religieuse décrite dans ces contrées deviennent autant d'arguments pour le retour à une forme de primitivisme religieux chrétien, à une pureté de l'expérience religieuse évangélique.

Toute célébration primitiviste doit être lue à l'aune d'un centre civilisé. Revenons un instant à la *Germanie* de Tacite, le texte de référence pour toute écriture sur le barbare européen à la Renaissance : les notations ethnographiques, les détails curieux sont soulignés en raison de la différence radicale avec Rome : la simplicité des habits, le rôle des femmes, l'hygiène, la dignité face à la mort, le courage, la force physique et morale sont les éléments

---

<sup>9</sup> G.B. Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, « I Millenni », 1978-1988, vol. V, p. 8-9.

qui frappent l'ethnographe romain, d'abord par leur altérité et secondairement parce qu'ils visent à corriger la décadence morale des Romains<sup>10</sup>.

Pour comprendre comment cet espace du Nord devient le lieu d'un primitivisme idéalisé renversant les paramètres traditionnels de la « barbarologie » centripète, nous consulterons d'abord les cartes.

#### UN COUP D'ŒIL AUX CARTES

Ptolémée, dont l'œuvre est diffusée en Occident sans les cartes, décrit le grand Nord au chap. X du livre II de sa *Géographie*, donnant les indications pour celle qui deviendra dans les premières éditions imprimées, la *Tabula Quarta Europae* : au nord de la péninsule cimbrique, correspondant à peu près au Jutland, l'Alexandrin énumère plusieurs îles dites Scandies, au pluriel, dont une très grande, Scandie proprement dite (αὐτῆ Σκανδία), habitée au nord par trois peuples *Chaedini*, *Favonae* et *Firaesi*, au sud par les *Gutae* et *Dauciones*, au milieu par les *Levoni*. La reproduction de ces indications donne ainsi une île au nord de la Germanie, de taille conséquente, entourée d'îles plus petites<sup>11</sup>.

Les cartes modernes du Nord, intégrées à celles qui reproduisent le schéma ptoléméen, sont tracées quasiment en même temps que les essais de cartographie ptoléméenne<sup>12</sup> : les manuscrits et les éditions donneront ainsi une *Tabula quarta* de l'Europe avec l'île de Scandia ou Scondia, parfaitement démentie dans les *tabulae modernae*, dans lesquelles le savoir géographique moderne emboîte le pas à l'antique. La première correction en ce sens est la carte de Claudius Clavus<sup>13</sup> (alias Claus Claesson Swart), cartographe et voyageur danois, qui séjourne à Rome vers 1424, et qui est l'auteur d'une carte comprenant le Groenland et la Scandinavie, considérée comme la première carte moderne du Nord, incluant une masse continentale détachée de la masse eurasiatique. Sa carte, dont l'original est perdu mais qui a été sans doute produite à Rome, a une circulation difficile à suivre. Ce qui est certain, c'est qu'elle est utilisée dans un célèbre manuscrit de Ptolémée, celui qui fit produire le cardinal Fillastre en 1427, dans lequel elle correspond à la *Tabula XI*<sup>14</sup>. La carte de Clavus du nord de l'Europe est incluse par la suite dans les *Tabulae modernae* de l'édition de la *Cosmographia* d'Ulm (1482). Dans celle-ci, dès la *Tabula prima*, celle qui présente l'oekoumène dans son ensemble, on remarque la Scandinavie.

L'autre cartographe humaniste du Nord est Henricus Martellus, actif à Florence entre 1486 et 1490, célèbre pour sa mappemonde. Sa carte indique une péninsule, orientée est-ouest, à la forme imparfaite, qui s'étend dans l'*Oceanus germanicus* et qui correspondrait à la Scandinavie, nommée sur certains manuscrits *Norbegia* et liée au Groenland, placé à sa

<sup>10</sup> Les exemples de cette présentation antithétique, construite sur la négation, sont nombreux : le mépris des Germains pour les métaux précieux, *Germ.* 5, 3 : « *possessione et usu [scil. Argenti aurive] perinde haud adficiuntur* » ; pour l'élégance vestimentaire, 6, 2 : *nulla cultus iactatio* ; ou encore sur la religion et le refus d'enfermer les dieux dans des temples et de leur donner une forme humaine, ce qu'ils considèrent comme un manque de respect de leur majesté, 9, 3 : « *Ceterum nec cōhibere parietibus deos neque in ullam humani oris speciem adsimulare ex magnitudine caelestium arbitrantur* ».

<sup>11</sup> Il suffit de consulter l'édition de Bologne de la *Cosmographia* (Dominici de Lapis, 1477) et celle de Rome (1478). Pour l'identification de ces lieux voir L. De Anna, *Conoscenza e immagine della Finlandia e del Settentrione nella cultura classico-medievale*, Turku, Turun Yliopisto, 1988, p. 61-65.

<sup>12</sup> Sur l'intégration de la géographie et du modèle ptoléméen à la Renaissance, voir M. Milanese, *Tolomeo sostituito : studi di storia delle conoscenze geografiche*, Milan, Unicopli, 1984, Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre, Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS éditions, 2003 et P. Gautier Dalché, *La géographie de Ptolémée en Occident (IV-XVI siècles)*, Turnhout, Brepols, 2009.

<sup>13</sup> Sur Claudius Clavus, voir A. A. Björnbo, *Der Däne Claudius Claesson Swart (Claudius Clavus) der älteste Kartograph des Nordens*, Innsbruck, Wagner, 1909 ; plus récemment, K. A. Seaver, *Maps, Myths and Men, The story of the Vinland map*, Stanford, Stanford University press, 2004, p. 226 passim.

<sup>14</sup> Sur Fillastre voir *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance. Autour de G. Fillastre*, Actes du colloque de l'Université de Reims, 18-19 novembre 1999, éd. D. Marcotte, Turnhout, Brepols, 2002.

gauche, par un pont de terre ou de glace. Dans les mêmes années, Nicolaus Germanus, le cartographe du duc de Ferrare Borso d'Este, dispose les deux péninsules l'une au nord de l'autre, toujours orientées est-ouest.

Ce n'est qu'avec les cartes de Jacob Ziegler, en 1532, que se stabilise l'orientation nord-sud. Ce cartographe avait, en effet, rencontré Johannes Magnus à Rome et put ainsi établir avec plus d'exactitude l'orientation de la Scandinavie<sup>15</sup>.

L'autre progrès considérable est ensuite la *Carta Marina* d'Olaus Magnus, qui sera intégrée dès l'édition de 1540 de la *Cosmographie* de Sebastian Münster et fera donc son entrée définitive, à quelques variantes près, dans la cour de la cosmographie renaissante. La Scandinavie est certainement la région européenne qui connaît l'évolution la plus impressionnante quant à sa description cartographique.

Un autre personnage qu'il convient de mentionner et auquel les historiens ne confèrent pas le titre de cartographe est un vénitien, Niccolò Zeno (1515-1565). Ce patricien est le chroniqueur de deux voyages de ses aïeux, son arrière grand-père Caterino, ambassadeur en Perse, puis celui des frères Antonio et Niccolò, partis de Venise, en direction du Grand Nord vers 1380. Antonio aurait ensuite participé à une expédition, voulue par le prince Sinclair, seigneur des îles Orchades, vers l'ouest et les terres américaines, mais sur ce point la relation est confuse et discutable. Quoique publié à part avec une carte retraçant le parcours des ancêtres voyageurs, le récit des deux voyages sera inclus dans le deuxième volume des *Navigazioni et viaggi* de G.B. Ramusio, qui parut en 1574, par les soins du fils Paolo, après la mort de Giovan Battista<sup>16</sup>. Plusieurs éléments affabulatoires ont porté les chercheurs à croire en un faux : Zeno prétend avoir découvert de manière rocambolesque des lettres relatant le voyage : enfant, il aurait fait la découverte des documents, les aurait en partie détruits ; le temps et la mauvaise conscience auraient par la suite laissé libre cours à son imagination. La carte en elle-même n'aurait rien d'original, son auteur prétend l'avoir tracée à partir d'une « carta da navigare », retrouvée avec les lettres ; il l'aurait recopiée tout en ayant recours aux calculs de projection ptoléméens. En réalité elle ne serait qu'un mélange et une superposition des cartes et toponymes circulant déjà en ces années, dont celle d'Olaus<sup>17</sup>.

L'autre argument contre l'authenticité du récit des Zeno (le pluriel est de rigueur) serait la subtile rivalité sur la primogéniture de la découverte américaine : admettre l'authenticité de l'expédition à laquelle participa Antonio Zeno, un vénitien, en 1395, reviendrait à anticiper d'un siècle une découverte vénitienne du continent ; cet éventuel acte fondateur du Nouveau monde accordait à la cité lagunaire un droit inespéré sur les aventures transocéaniques.

La carte de Zeno remporta un véritable succès, bien qu'immérité. Reproduite dans les éditions vénitienes de la *Cosmographie* de Ptolémée (1561 et al.), puis dans la mappemonde de Duisburg de G. Mercator (1569), elle jouit d'un considérable crédit en milieu anglais,

---

<sup>15</sup> Pour une vision synthétique de la question on a consulté : *History of cartography*, vol. 3 : *Cartography in the European Renaissance*, ed. D. Woodward, Chicago/ London, University of Chicago press, 1992, part 2, p. 1781-1782. La carte « Schondia » de Ziegler est publiée avec celles de la Syrie et de la Palestine, ainsi qu'une description de la Terre Sainte, à Strasbourg, [P. Opilon].

<sup>16</sup> Voir l'introduction de M. Milanese, à G.B. Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, vol. IV, p. 141-142. Après l'incendie de l'imprimerie des Giunti en 1557, Zeno décide probablement de publier son texte à part, avec la carte, voir N. Zeno, *Dei commentari del viaggio in Persia di M. Caterino Zeno... Et dello scoprimento delle isole di Frislandia, Eslanda, Engrouelanda, Estotilandia et Icaria fatto sotto il Polo Artico dei due fratelli Zeni... con un disegno particolare di tutte le dette parte di tramontana*, Vinegia, Marcolini, 1558.

<sup>17</sup> Outre la bibliographie citée par M. Milanese, voir aussi N. Broc, *La géographie de la Renaissance*, Paris, éd. du CTHS, 1986, p. 166. Zeno décrit ainsi son travail de cartographe : « Di queste parti di tramontana m'è paruto di trarne una copia dalla carta da navigare che ancora mi truovo avere tra le antiche nostre cose di casa, la quale, con tutto che sia marcia e vecchia di molti anni, m'è riuscita assai bene e, posta davanti gli occhi di chi si diletta di queste cose, servirà quasi per un lume a darli intelligenza di quel che senz'essa non si potrebbe così ben sapere ». In *Navigazioni et viaggi*, vol. IV, p. 189. Pour le toponyme de Frislanda, voir aussi L. De Anna, *Le isole perdute e le isole ritrovate. Cristoforo Colombo, Tile e Frislanda. Un problema nella storia dell'esplorazione nordatlantica*, Turku, Pubblicazioni in lingua italiana dell'università di Turku, 1993, p. 59-105.

puisque en ces années, on recherche un passage au Nord du continent américain vers l’océan Pacifique ; toute information sur la région arctique est donc considérée avec le plus grand intérêt<sup>18</sup>.

#### UNE CARTOGRAPHIE IMAGINAIRE DU NORD : LES *ISOLARI* OU LIVRES DES ÎLES

Les livres des îles sont à la Renaissance une forme très appréciée de littérature géographique. Le genre de l’*Isolario*, à l’opposé du journal de voyage et des relations des voyageurs, est une géographie romantique, invitant le lecteur à un voyage imaginaire, à la découverte de lieux plus ou moins merveilleux : bref, c’est une forme d’écriture géographique qui autorise la coexistence de naturel et de surnaturel, du connu et de l’inconnu, du réel et de l’imaginaire. Dans cette forme de littérature géographique, le Nord maintient sa forme insulaire, prouvant ainsi comment, en réalité, les points de contact entre les formes du savoir sont limités et comment est dominante la force de suggestion de la tradition. Les *Isolari* livrent, dans leur forme aussi typiquement renaissante du morcellement du réel, une appréhension fragmentaire de l’espace terrestre, comme le remarque F. Lestringant<sup>19</sup> ; ainsi, la présence encore en cette Renaissance finissante, dans ces ouvrages, de l’île de Scandia, relève moins d’un plat asservissement à la *Tabula Quarta Europae* ptoléméenne, désormais largement dépassée, que de l’hommage à une conception insulaire de la géographie, qui obéit à l’usage antique de placer dans un livre à part les îles, car ils sont le lieu de rencontre entre les hommes et les Dieux, selon Diodore de Sicile<sup>20</sup> et les termes extrêmes du monde, Thulé au Nord, Tobrapane au Sud.

L’*Isolario* de Benedetto Bordone (1534)<sup>21</sup> offre un exemple éloquent de cette mise en espace de l’altérité à l’usage du voyageur mental : la Norvège y est décrite avec d’autres îles occidentales, dans un seul et même continent et océan, comme celles nouvellement découvertes par les Espagnols, et est entourée d’une mer de richesses fabuleuses. De même, quelques années plus tard, T. Porcacchi, s’appuiera sur les récits de contemporains, celui d’Olaus Magnus, ceux des voyageurs du recueil de Ramusio et particulièrement celui de P. Giovio, sur lequel nous allons revenir, dont il traduit mot à mot des passages de la *Descriptio Britanniae*. Porcacchi livre les éléments les plus pittoresques et sensationnels, comme le primitivisme chrétien des habitants des Shetlands et le récit des anthropophages norvégiens (*voir infra*)<sup>22</sup>.

Le caractère approximatif de la géographie insulaire de Porcacchi, preuve s’il en fallait qu’il n’est en rien un géographe, mais un simple collectionneur des *fabulosa*, apparaît dans une affirmation mêlant prétention de modernité (l’indication du Cap Nord) et les stéréotypes les plus éculés de la tradition sur la Scythie :

---

<sup>18</sup> Voir M. Donattini, *Dal Nuovo Mondo all’America. Scoperte geografiche e colonialismo (secoli XV-XVI)*, Roma, Carocci, 2004, p. 74-78.

<sup>19</sup> F. Lestringant, *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 28 passim. Une autre référence est M. Donattini, *Spazio e modernità. Libri, carte, isolari nell’età delle scoperte*, Bologna, CLUEB, 2000, spécialement p. 167-264.

<sup>20</sup> Cité *ibidem*, p. 171.

<sup>21</sup> B. Bordone, *Isolario*, fac-simile de l’édition de Venise, 1534 [Zoppino], introduction d’U. Eco, Paris, Belles lettres, 2000.

<sup>22</sup> T. Porcacchi, *Le isole più famose del mondo*, con incisioni in rame di G. Porro, Venezia, S. Galignani, 1576, p. 6-7 : « gli habitatori delle quali [*scil.* Le Schetlandie] mezi nudi et poveri, non vivono quasi d’altro che d’ova di uccelli et di soli pesci. Godono la giustizia e la pace et non havendo mai sentito nominar ricchezze ne lussuria, vivono in somma povertà et in perpetue tenebre di verno, quasi con incredibil felicità di natura sino all’ultima vecchiezza ».

*all'ultimo capo de' Norvegi, incognito agli antichi, da' cosmographi moderni è chiamato Nodrosio, dove è aspro deserto di terre e di liti. Il paese quivi che è la Scythia*<sup>23</sup>.

L'extrême cap des Norvèges, inconnu des anciens, a été appelé cap Nord par les cosmographes modernes, les terres et les côtes y sont désertiques et âpres. Cette région est la Scythie.

La désinvolture apparente des *Isolari* se comprend par la manipulation du savoir encyclopédique, éclaté, comme l'a montré F. Lestringant, et nous invite à remonter aux sources plus historiques et moins géographiques de ce que l'on sait sur les hommes du Nord.

#### MANIPULATIONS DU SAVOIR ENCYCLOPÉDIQUE

Lorsque un humaniste du Quattrocento entend devenir un « géographiste »<sup>24</sup> du Nord, il fonde le savoir sur le domaine plus familier et plus sûr, l'Antiquité, tout en gardant à l'œil la modernité des connaissances et des découvertes. Pourtant, encore au milieu du Quattrocento les informations circulant dans le sud de l'Europe sont en règle générale insignifiantes<sup>25</sup> : la preuve en est qu'un cosmographe/chorographe aussi bien informé que Pie II, qui de surcroît dispose de ce réseau particulièrement efficace qu'est la communication de l'Église, décrit la Scandinavie par les sources antiques et tardo-antiques.

La connaissance géographique de Pie II se nourrit avant tout de la connaissance historique. Il hérite en cela de la méthode de Strabon plus que de la méthode ptoléméenne. L'intérêt pour le Grand Nord se manifeste initialement chez Pie II par une petite découverte historiographique, celle des *Getica* de Jordanès, une œuvre qui par la suite restera mal connue des Italiens et sera surtout publiée et diffusée en milieu allemand et flamand et dont il rédige une version abrégée.

Il en avait fait la découverte fortuite lors d'un séjour à Vérone : l'étude de l'ouvrage vient combler un besoin de connaître une histoire qui appartient à l'Europe toute entière, celle des Goths qui furent les rois de l'Espagne, l'ouvrage étant destiné au cardinal Juan Carvajal,

---

<sup>23</sup> Le passage tout entier est en réalité une citation de la *Descriptio Britanniae* de Paul Jove, dans P. Iovi, *Opera*, T. x : *Dialogi et descriptiones*, ed. M. Penco, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1984, p. 124-125 donc voici le texte : « *Ultra Scetblandias ad dextram aliae quoque parvae, et ob id innumerabiles insulae, immanium scopulorum effigie, toto eo Oceano se diffundunt, quo horrentia gelu et tenebris Norvegiae litora quatiuntur; non longe enim abest illud extremum Norvegiarum caput, quod antiquis incognitum, recentiores Cosmographi Nodrosium appellant; enormi siquidem terrarum et litorum vastitate (ut suo loco dicemus), Scythia in Corum ventum procurrit, continente ipsa, in modo perangustae faucibus ad Orchadas incurvata, ita ut amplissimo sinu variisque et admirandis anfractibus Succorum et Gothorum populosissima regna completatur.*

*Inde ille immensus, et in nullum postea litoris conspectum, nisi infausta temeritate navigabilis patescit Oceanus, cuius fertilissima piscatione quotannis Europam omnem facile compleri conspiciamus. Incredibile dictu est quanto apparatu, quatisque classibus in eos tractus expeditionem suscipiant populi ferme omnes, qui Britanniae Galliaeque et totius Germaniae oram attingunt.*

[p. 125] *In extremis porro et nivosis Norvegiae litoribus homines ferus monstroso aspectu, et praelongis undique setis et crinibus coopertos, maximeque horribiles versari tradunt, qui terribili garritu pro sermone utantur, minoresque plantas admiranda vi manibus revellant, in Oceano quoque et fluviis mirifice corripendis piscibus urinentur, et per glaciem et duratas nives firmo vestigio stantes, in corticibus arborum, praestisque innixi contis decurrant, ut feras consectentur. Ab his eictos in litus peregrinos homines per noctem, quod perosi lucem in tenebris maxime grassentur, fustibus interimi devorarique asseverant immanium Canibalum more, quorum insulas ea saevitia infames, Columbus Ligur hispanica classe proventus, in occidente repererit, quum felici ausu alterum nobis orbem aperiret. Has Scythia atroces belluas aetate nostra conspexere scotorum legati, a Ludovico rege Galliae redeuntes : vixque eas militari vigilia virtuteque post insignem metum effugere, quum e Morino litore [morinum litus una costa inglese ?] in altum arrepti, transversis tempestatibus ad inhospitum Norvegiae litus pervenissent. Sed haec monstrifera loca inusitataque pericula narrantibus, nemo nisi inverecundus fidem astruxerit, aut improbus elevarit. Nos autem in praeclaro testimonio recentis historiae, uti incertissima veritatis luce consistemus, nec adulatione dulcissima aegris aut ociosis animis fabulosa ad voluptatem scribere videamur ».*

<sup>24</sup> On traduit le néologisme qu'inventera plus tard Jean Bodin à propos de Strabon et de lui-même.

<sup>25</sup> K. Seaver, *Men, Myths, Maps*, p. 256-260.



d'origine espagnole. Le rôle de premier ordre de l'histoire de ce peuple est ainsi expliqué dans l'épître liminaire :

*Leonardum Aretinum nostri Saeculi virum eloquentissimum scripsisse de Gothis historiam accepi : numquam illa in manus meas venit, quamvis cupidus essem, res gestas Gothorum agnoscere. Nam populum illum, ex quo tuos Reges originem aiunt ducere quasi turbinem quendam romanae Reipublicae insultasse... Sed neque qui forent, neque unde venissent, neque rerum, quas gesserant, ordinem tenebam, optabamque magnopere Leonardi Libros in manus dari meas, ut haec omnia discerem. Nam in ore hominum saepe de Gothis est sermo, sed nec perfectus, nec tanta re dignus.*

J'avais appris que Leonardo Bruni, l'homme le plus éloquent de notre temps, avait rédigé une histoire sur les Goths, ce livre ne m'est jamais parvenu, malgré mon grand désir de connaître l'histoire des Goths. En effet, ce peuple d'où, selon ce que l'on dit, prennent origine tes Rois avait frappé l'empire romain comme un tourbillon. Pourtant je ne voyais pas clairement qui ils étaient, d'où ils venaient, ni la chronologie de leurs actions, et je souhaitais obtenir les livres de Bruni, pour apprendre tout cela. Car les gens parlent souvent des Goths, mais les discours [à leur propos] ne sont ni exacts, ni dignes d'un sujet aussi important<sup>26</sup>.

Pourtant, dans l'œuvre qui le consacre pape cosmographe, le *De Europa*<sup>27</sup>, la Scandinavie a droit à une description étonnamment succincte (§ 115-117) :

*Hanc (scilicet Daniam) quondam Cymbri tenuere, unde illa inundatio barbarorum emersit, quam Marius Arpinas Italiam petentem ac res romanas evertere minitantem ad internitionem delevit. Possidonius, ut Strabo refert, coniecturam facit, quod Cymbri latrocinando incertis errabundi seidubs ad palude musque Meothim militiam agitarint ; ab eis enim Cymerium vocari Bosphorum arbitratur, quasi Cimbricum, cum Graecorum lingua Cymeros Cymbros nominet.*

*Suecia cincta undique mari plures continet insulas, inter quas Scandinavia est apud Veteres late memorabilis, hinc quoque populorum innumerabilis multitudo egressa omnem moim Europam armorum turbine ac procella incoluit ; nam Gothi, qui Hunnos bello vicere, Pannoniam, Mysiam, Macedoniam et omnem Illiridem occupavere, Germaniam, Italiam ac Galliam vastavere, et demum in Hispania consedere.*

*Hinc fuit origo Norvegie, que de ipso septentrione sortita est nomen, continenti per Ruthenos iungitur et in arcton protensa incognite terre seu structo glacie oceano, ut plerique fabulantur, contermina est.*

Autrefois les Cimbres furent maîtres de la Danie, d'où sortit cette inondation de barbares, qui cherchait à atteindre l'Italie et menaçait de renverser l'ordre romain et que Marius l'Arpinate détruisit. Posidonius, rapporte Strabon, émet l'hypothèse que les Cimbres, des nomades brigands sans résidence fixe, avaient poussé leur armée jusqu'au Marais Méotide ; on pense que le Bosphore s'appelle Cimmérien d'après eux, ou bien Cimbres, puisqu'en grec les Cimbres sont appelés Cimmériens.

La Suède, entourée de mer de toutes parts, compte de nombreuses îles, parmi lesquelles se trouve la Scandinavie, célèbre chez les Anciens, et d'où un incalculable nombre de peuples est sorti et a occupé l'Europe entière avec un déchaînement et une charge d'armes. Effectivement, les Goths, qui vainquirent les Huns en guerre, occupèrent la Pannonie, la Mysie, la Macédoine et l'Illyrie, ravagèrent la Germanie, l'Italie et la Gaule, et seulement après s'établirent en Hispanie.

C'est de là que la Norvège tire son origine ; elle tient son nom du septentrion même, elle est reliée au continent par les Ruthènes, elle s'étend dans l'Arctique par une terre inconnue et se trouve à la limite de l'océan fait de glace, comme plusieurs le racontent [de façon fabuleuse]<sup>28</sup>.

<sup>26</sup> E.S. Piccolomini, *Historia Gothorum*, Francfort-Lepizig, 1730.

<sup>27</sup> On renvoie à l'étude de S. Stolf « Espace géographique et espace culturel : le *De Europa* d'Enea Silvio Piccolomini », dans ce même numéro de *Camenae*, pour l'analyse de cette œuvre.

<sup>28</sup> E.S. Piccolomini, *De Europa*, éd. A. van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2001, par. 115-117.

Au sujet de la Scandinavie, chez Piccolomini se fixe un concept historique et ethnologique de taille : la première origine des Goths aurait été la Scandinavie, région de laquelle ils auraient migré ensuite vers l'est, dans les plaines au nord de la Mer Noire. Cette première vague migratoire expliquerait la provenance orientale des incursions des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. La thèse de l'origine scandinave des Goths est donc confirmée par la découverte et l'étude de l'œuvre de Jordanès, qui fut le premier des historiens de l'antiquité tardive à affirmer cette origine.

Le passage cité plus haut invite aussi à s'interroger sur la visualisation cartographique de la description de la Scandinavie. Le passage offre en effet plusieurs indications, à commencer par le verbe qui le termine, *fabulantur*. Autant la maîtrise de l'espace géographique, politique et économique de l'Europe est certaine<sup>29</sup>, autant sa périphérie relève de la géographie poétique et fabuleuse ; les frontières se font floues. Il est cependant évident que le pape géographe a une perception visuelle : il peut voir que la Norvège est reliée au continent par une autre région, il constate son extension dans la masse océanique et remarque qu'elle est proche de l'*oceanus glacialis*<sup>30</sup>. Quant au reste, la Suède serait un archipel dont la Scandinavie est l'île majeure. Il est difficile d'attribuer une description aussi visuellement précise à une source uniquement livresque. À quelle carte aurait-il fait référence ? Les chercheurs ont tenté d'identifier les cartes que Pie II a pu consulter ; si cela a été possible seulement pour l'*Asia*<sup>31</sup>, on peut néanmoins supposer qu'il avait à disposition sans doute un exemplaire de la mappemonde établie par Fra Mauro, dans laquelle le nord intégrait la carte de Claudius Clavus : celle-ci présentait en effet une masse péninsulaire compacte, de l'est à l'ouest, étendue dans la mer, puis un grand nombre d'îles au sud, dont une plus grande, ce qui correspond assez précisément à la disposition de Fra Mauro.

Nous savons que Piccolomini accorde sa préférence à Strabon. Les descriptions du Grand Nord transmises par la tradition antique et tardo-antique concordent grosso modo toutes sur la forme insulaire et insistent sur l'inconnaissable, l'élément inconnu<sup>32</sup>. Strabon en donne cependant une définition opérationnelle (livre VII, 1, 1), principalement en raison de cette frontière mouvante et instable entre connu et inconnu : le Nord de l'Europe s'étend bien au nord de l'Istros (le Danube), jusqu'à l'Océan, mais à l'est du Marais Méotide (la mer Azov) se situe ce prolongement des *terrae incognitae et nondum exploratae*, occupées par les Scythes et les peuples nomades. Les peuples de la Germanie, jusqu'à ceux qui occupaient la péninsule du Jutland, devaient leur notoriété aux guerres menées contre les Romains (décrites par Strabon VII, 1, 3) ; les Cimbres sont le peuple du Nord le mieux connu : installés le long des côtes océaniques, selon Strabon, ils auraient migré vers le marais Méotide, leur donnant ainsi le nom de Bosphore cimmérien, ce qui expliquerait l'analogie des deux ethnonymes, « cimbre » et « cimmérien » (VII, 2, 1). En poursuivant vers l'est, en direction de la mer Caspienne (qui selon Strabon se trouvait droit à l'est de l'Elbe, puisque située sur le même parallèle), on retrouve la *terra incognita* des côtes océaniques, la Mer caspienne étant, selon lui, un golfe de l'Océan septentrional. En VII, 2, 4, le géographe ancien ne fait que poser des questions sans réponse, notamment au sujet du caractère

<sup>29</sup> Sur ce point on renvoie encore à la contribution de S. Stolf, « Espace géographique et espace culturel... ».

<sup>30</sup> Sur la terminologie de la mer de glace voir les remarques très utiles de M. Mund Dopchié, *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève, Droz, 2009, p. 45-55.

<sup>31</sup> N. Casella, « Pio II tra geografia e storia », *Archivio della società romana di Storia patria*, 95-26, 3<sup>e</sup> serie, 1972, p. 35-112.

A. Scafì, « Pio II e la cartografia : un papa e un mappamondo fra Medioevo e Rinascimento », *Enea Silvio Piccolomini. Pius II Poeta Laureatus Pontifex Maximus*, Atti del Convegno Internazionale, 29 settembre 1 ottobre 2005, Roma, é. M. Sodi, A. Antoniutti, Roma, Shakespeare and company2, 2007, p. 239-264.

<sup>32</sup> Sur la connaissance de la Scandinavie dans l'antiquité, voir L. De Anna, *Il mito del Nord. Tradizioni classiche e medievali*, Napoli, Liguori, 1994 et M. Mund Dopchié, *Ultima Thulé*, en particulier le chap. I.

inhabitable de ces zones, en raison du climat froid. La difficulté selon Strabon tient davantage à l'ignorance (ἀγνοήματα, ἀγνοια sont les termes fréquents dans ces chapitres de la *Géographie*), ce qui aurait, entre autres, alimenté des mythes et des superstitions liés aux monts Rhyphées et Hypérboréens, et les récits mensongers de Pythéas de Massalia<sup>33</sup>, que Strabon introduit dans le même passage (VII, 3, 1) :

Ce n'est l'ignorance où l'on est de ces régions qui fait prendre en considération les récits mythiques sur les Monts Rhyphées et les Hyperboréens, et les relations mensongères sur la zone voisine de l'océan que Pythéas le Massaliote a déguisées en vérités scientifiques<sup>34</sup>.

Pomponius Mela est, lui, tributaire des descriptions ethnographiques de César de la Germanie, dans lesquelles prévalent les éléments primitivistes les plus barbares ; en revanche, à l'instar des autres géographes antiques, il énumère la Scandinavie, parmi les îles de l'océan du nord, dans un paragraphe spécialement consacré aux îles (*Chorographia* III, 6) :

*In illo sinu quem Codanum diximus, eximia Scandinavia, quam adhuc Teutoni tenent et ut fecunditate alias ita magnitudine antestat*<sup>35</sup>.

Dans le golfe que nous avons appelé Codan, l'île la plus grande est la Scandinavie, qu'aujourd'hui encore coupent les Teutons, et qui dépasse les autres en fertilité et dimensions.

Souvent publiée avec Pomponius Mela, à la Renaissance, l'encyclopédie géographique de Solin est une autre source très prisée<sup>36</sup>. Celui-ci lie la notoriété des îles scandinaves à un animal, aux traits fabuleux, que l'on identifie au renne ou à l'élan :

*Est et alce mulis comparanda, adeo propenso labro superiore, ut nisi recedens in posteriora vestigia pasci non queat. Gangavia insula e regione Germaniae mittit animal quale alce, sed cuius suffragines ut elephantis flecti nequeunt [...] De germanicis insulis Gangavia maxima est, sed nihil in ea magnum praeter ipsam*<sup>37</sup>.

On y trouve également l'élan, semblable aux mulets, dont la lèvre supérieure est tellement proéminente, qu'il ne peut paître qu'en allant en arrière. L'île de Gangavie, appartenant à la région de la Germanie, produit un animal comme l'élan, dont les membres postérieurs, comme ceux de l'éléphant ne se plient pas... Des îles germaniques, Gangavie est la plus grande et aucune île ne la dépasse en taille.

Un rôle à part, nous l'avons dit, est joué par la *Germanie* de Tacite, même pour la connaissance de la Scandinavie : longuement convoitée par les humanistes, elle devient rapidement la bannière de la conscience identitaire allemande avec l'édition bâloise de Beatus Renanus (1519)<sup>38</sup>, mais il s'agit aussi d'un texte éminemment politique, arboré par toute

---

<sup>33</sup> Sur Pythéas de Massalia, premier descripteur du Nord et sur la fiabilité de ses indications sur les îles au nord de la Bretagne, voir M. Mund Dopchié, *Ultima Thulé*. p. 50-55 et L. De Anna, *Conoscenza e immagine della Finlandia*.

<sup>34</sup> Strabon, *Géographie*, éd. et trad. R. Baladié, Paris, Belles Lettres, 1989, t. IV, p. 77.

<sup>35</sup> Pomponius Mela, *Chorographia*, édition critique de P. Parroni, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1984, p. 65. Pour le toponyme de la Scandinavie voir J. Svennung, *Scandinavia und Scandia. Lateinisch-nordische Namenstudien*, Uppsala, Acta Societatis Litterarum Regiae Upsaliensis, 1963.

<sup>36</sup> Les éditions les plus connues sont celles de Venise (Torresano, 1518 avec le titre conventionnel de *Chorographia*) et celle de Bâle (Isingrinium, 1543), avec les cartes de S. Münster.

<sup>37</sup> J. Solinus, *Collectanea rerum memorabilium*, éd. Th. Mommsen, Berlin, Weidmann, 1895, p. 97, par 20.

<sup>38</sup> P. Cornelii Taciti, *De moribus et populis Germaniae libellus*. Cum commentariolo vetera Germaniae populoum vocabula paucis explicante, Basileae, Frobenius, 1519, ensuite id. *Opera omnia*, per Beatum Rhenanum, Basileae, Frobenius, 1533.

revendication d'auto-détermination anti-absolutiste, jusqu'à sa fortune plus tardive dans les milieux jacobins français du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>.

La description ethnographique idéalisée de Tacite s'arrête au bord de l'océan septentrional. Il indique qu'un peuple habite l'île au milieu de l'Océan, un peuple puissant en armes et en flottes, (*Germania*, 44, 2 : *Suionum hinc civitates, ipso in Oceano, praeter viros armaque classibus valent*), soumis à un pouvoir despotique, directement lié, selon Tacite, à l'amour des richesses, ce qui contraste avec les autres nations germaniques (*Germ.* 44, 3) :

*Est apud illos et obpibus honos, eoque unus imperitat, nullis iam exceptionibus, non precario iure parendi*<sup>40</sup>.

Au-delà de cette île s'étend la mer immobile, l'eau qui entoure l'œkoumène (45, 1 : *mare pigrum ac prope immobile*) et limite la terre (*illuc usque et tantum natura*).

Après un excursus sur l'ambre, Tacite signale une autre peuplade, qu'il situe dans la continuation des Suiones ; ceux-ci, les Sitones, achèvent le tableau de la nette progression vers la barbarie : ce peuple se laisse gouverner par une femme, et qui plus est, par une *regina* – le mot *rex/ regina* étant odieux aux Romains (45, 9) :

*Sitonum gentes... femina dominatur : in tantum non modo a libertate sed etiam a servitute degenerant.*

La signature politique est claire : aux confins de la terre sont relégués les non hommes, qui se laissent gouverner par une femme. Si le despotisme tant décrié de Domitien, dont la famille de Tacite a fait les frais, oblige le regard romain à se poser sur les nations libres germaniques et barbares, et sur leur lutte acharnée pour leur liberté, les frontières de l'inacceptable politique sont juste repoussées vers le nord, vers cette mer immobile qui referme la terre.

L'impulsion primitiviste, moins politique et plus comportementale revient avec les *Fenni* (les Finnois ou Lapons, on ne sait s'ils se situent en l'actuelle Lituanie ou en Finlande du sud), la dernière peuplade décrite, marquant la limite du connaissable et de l'humain (*Germania* 46, 3-4) :

*Fennis mira feritas, foeda paupertas ; sordes omnium ac torpor procerum ; non arma, non equi, non penates, victui herba, vestitui pelles, cubile humus : solae in sagittis spes, quas inopia ferri ossibus asperant. Idemque venatus viros pariter ac feminas alit ; passim enim comitantur parteque praedae petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium quam ut in aliquo ramorum nexu contegantur : huc redeunt iuvenes, hoc senum receptaculum. Sed beatus arbitrantur quam ingemere agris, in laborare domibus, suas alienasque fortunas spe metuque versare : securi adversus homines, securi adversus deos, rem difficillimam adsecuti sunt, ut illis ne voto quidem opus esset.*

*Cetera iam fabulosa.*

Chez les Fennes, étonnante sauvagerie, hideuse misère, saleté de tous, torpeur des grands ; pas d'armes, pas de chevaux, pas de pénates. Pour nourriture, l'herbe, pour vêtement, des peaux et comme lit la terre. Leurs seuls espoirs sont dans leurs flèches, qu'ils appointent, par manque de fer, avec des os. La même chasse nourrit les hommes et les femmes : car elles les suivent partout

<sup>39</sup> Pour les recherches fébriles (et infructueuses) de Poggio Bracciolini de ce texte précisément, puis le rôle indirectement joué par Pie II, voir F. Della Corte, « La scoperta di Tacito minore », *La fortuna di Tacito dal secolo XV ad oggi*, Atti del colloquio di Urbino, 9-11 ottobre 1978, éd. F. Gori et C. Questa, *Studi Urbinati di storia filosofia e letteratura*, 53, N.S. B, 1-2, 1979, p. 13-45. Le même recueil propose une étude sur la Germanie en France à l'époque des Lumières, A. M. Battista, « La Germania di Tacito nella Francia illuminista », *ibidem*, p. 93-131. Des dangereuses dérives nationalistes et raciales que provoquèrent les lectures du texte tacitien entre II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Reich, fait état L. Canfora, « Tacito e la riscoperta degli antichi Germani dal II al III Reich », *ibidem*, p. 219-254.

<sup>40</sup> « Les richesses sont en honneur chez ce peuple : aussi est-il soumis au pouvoir d'un seul ; et ici le pouvoir ne connaît plus de limites, ce n'est plus à titre précaire qu'il se fait obéir. »

et réclament leur part dans la quête. Les nourrissons n'ont d'autre abri contre la pluie et les bêtes féroces qu'un couvert de branches entrelacées : c'est aussi la retraite des jeunes gens, l'asile des vieillards. Mais ils trouvent cette condition plus heureuse que d'ahaner sur les champs, peiner à des maisons, soupeser dans la crainte et dans l'espoir leurs biens et ceux des autres. En sûreté du côté des hommes, ne en sûreté du côté des dieux, ils sont parvenus à l'état le moins accessible aux mortels : ils n'ont même plus de vœux à former.

Le reste maintenant est fabuleux<sup>41</sup>.

À ce corpus de cosmographes et chorographes antiques, qui constituait le socle de toute forme de savoir encyclopédique manquait un pan de l'histoire et de l'identification du Nord qui pour un historien ou géographiste de la Renaissance italienne était crucial, celui des invasions barbares.

L'invention de l'image de la Scandinavie comme *vagina gentium*, une île somme toute mystérieuse, quoique identifiée par les géographes, qui soit un réceptacle de peuples, qu'elle ne peut contenir et qui s'en échappent fatalement, est due à l'historien Jornandès ou Jordanès (*De gestis actisque Getarum sive historia Gothorum*).

Dénombrant plusieurs peuplades issues de l'île Scanzia, il entame l'histoire de leur migration (chap IV) :

*Ex hac igitur Scanzia insula quasi officina gentium, aut certe velut vagina nationum, cum rege suo nomine Gerig, Gothi quondam memorantur egressi.*

De cette île de Scanzia, que l'on peut appeler fabrique des peuples ou presque le réservoir des nations, les Goths sont autrefois, selon les mémoires, sortis avec leur roi Berig.

L'image trouve une caisse de résonance plus efficace sans doute avec Paul Diacre : la Scandinavie serait une terre trop fertile et puissamment générative, qui ne peut contenir tous ses enfants. Voilà donc une première cause qui sera reprise massivement par les humanistes qui se pencheront sur les invasions provenant du nord et sur l'origine de la chute de Rome. Voici le passage de *l'Historia Langobardorum* :

*[1,1] CAPUT PRIMUM. De Germania, quod plures nutriat populos, ideoque ex ea multae gentes egrediantur. Septentrionalis plaga, quanto magis ab aestu solis remota est, et niuali frigore gelida, tanto salubrior corporibus hominum, et propagandis est gentibus magis coaptata: sicut e contra omnis meridiana regio, quo solis est feruori uicinior, eo semper morbis abundat, et educandis minus est apta mortalibus. Unde fit ut tantae populorum multitudines, Arctoo sub axe oriantur: ut non immerito uniuersa illa regio Tanai tenuis, usque ad occidentum, licet et propriis loca in ea singula nuncupentur nominibus, generali tamen uocabulo Germania uocitetur; quamuis et*

---

<sup>41</sup> Tacite, *La Germanie*, éd. trad. J. Perret, Paris, Belles Lettres, 1949, p. 100. Il ne sera pas inutile de signaler, à propos de ce paragraphe, les remarques de Beatus Rhenanus, livrant à la fois un petit essai de critique historique et un témoignage des grilles anthropologiques qui se fixent progressivement à ce niveau de la lecture de Tacite. *Castigationes in libellum de Germania in Taciti Opera*, [1533], p. 431 : *Apud Iornandem involutum atque mendosum scriptorem Finni inter mitiores Scanziae cultores enumerantur. Finni, inquit, mitissimi. Quando vero libellus hic a Tacito Germanis dicatus est, propter studiosos antiquitatis Germanicae non possum omittere quin Pauli Diaconi locum explicem huc pertinentem. Is statim in historiae Langobardicae exordio, Scritofinnos insulae Scandinaviae vicinos facit, quanquam illic mendose scriptum est Scritobini. Sunt autem haec illius verba : Huic, inquit, loco Scritofinni, sic enim gens illa nominatur vicini sunt qui etiam aestatis tempore nivibus non carent, nec aliud, utpote feris ipsis ratione non dispares, quam crudis animantium carnibus vescuntur, de quorum etiam hirtis pellibus sibi indumenta coaptant. Hi a saliendo, iuxta linguam barbaram, etymologiam ducunt. Saltibus enim utentes arte quadam, ligno incurvo ad arcus similitudinem ferus assequuntur. Hactenus ille non dissentit haec cum hiis quae Tacitus scribit, quum inquit Sola in sagittis spes. Idemque venatus viros pariter ac foeminae alit. Quod vero dicit de barbaro nominis etymo facile est intelligere. Finnis istis a faciendi passu contigisse appellationem ; nam 'scriten' in Germanis est passum facere. Emenda prodigiose corruptum locum apud Iornandem non longe a principio Gothicae Historiae, ubi sic habetur in vulgatis aeditionibus. Aliae vero ibi gentes tres Cresennae tu scribe ; aliae vero ibi gentes Scritofennae quae frumentorum non quaerit vitum, sed carnibus ferarum atque avium vivunt. Ubi tanta paludibus foetura ponitur, ut et augmentum praestent generi, et satietatem ac copiam genti. »*

*duas ultra Rhenum provincias Romani, cum ea loca occupassent, superiorem, inferioremque Germaniam dixerint. Ab hac ergo populosa Germania, saepe innumerabiles captiuorum turmae abductae meridianis populis pretio distrabuntur; multae quoque ex ea, pro eo quod tantos mortalium germinat, quantos alere uix sufficit, saepe gentes egressae sunt, quae nihilominus, et partes Asiae, sed maxime sibi contiguam Europam, affixerunt.*

La plage Septentrionale éloignée des ardeurs du soleil et gelée par le froid des neiges en est d'autant plus propre à la propagation des peuples et à la salubrité des corps. Au contraire les contrées du midi sont exposées aux maladies, et peu propres à l'éducation des enfants des hommes. De là vient que de grandes multitudes de nations sous le Pôle sont nées ; ainsi, ce n'est pas sans raison que toute cette région jusqu'au Tanais et vers l'occident s'appelle en général Germanie, quoique chaque lieu y ait un nom particulier, et que les Romains aient aussi donné les noms de Germanie supérieure et inférieure à deux Provinces dont l'une était au-dessus et l'autre au-dessous du Rhin. C'est de cette populeuse Germanie que souvent on a amené dans le midi des troupes d'esclaves, et comme elle produit plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir, des peuples nombreux en sont sortis et ont affligé les pays voisins dans l'Asie et l'Europe.

Les grandes synthèses historiques humanistes de Flavio Biondo et Marc'Antonio Sabellico, pour citer les textes les plus significatifs de la méthode antiquaire humaniste, s'intéresseront au grand Nord en raison de l'origine scandinave d'un autre peuple envahisseur de l'Italie, les Lombards. L'origine scandinave est pour ainsi dire prête à l'emploi, grâce au texte référence de Paul Diacre, source sur laquelle se plaquent le plus souvent leurs développements. L'enjeu est crucial. Ces historiens, à titre divers, s'interrogent désormais sur les sources de la nature identitaire de l'espace géographique italien. Cette identité italienne se fonde autant sur l'origine romaine que sur les moments unitaires qui ont suivi la fin de l'Empire, comme le règne des Goths et du roi Théodoric, et surtout la longue domination longobarde, à laquelle la conquête de Charlemagne mit fin, deux moments historiques sur lesquels Flavio Biondo mène une révision radicale et profonde<sup>42</sup>.

L'image de l'île régurgitant des hommes invincibles à la force incomparable est visuellement percutante : Machiavel s'en servira comme exorde de ses *Istorie fiorentine*, qui sont, du reste, tributaires de la thèse de Biondo :

*I popoli i quali nelle parte settentrionali di là dal fiume del Reno e del Danubio abitano, sendo nati in regione generativa e sana, in tanta moltitudine molte volte crescono, che parte di loro sono necessitati abbandonare i terreni patrii e cercare nuovi paesi per abitare.*

Ces peuples, qui habitent dans les régions au nord du Rhin et du Danube, ont vu le jour dans une région féconde et saine, ils se multiplient en tel nombre qu'une partie d'entre eux sont contraints de quitter leur terre d'origine et d'aller à la recherche de nouveaux pays pour s'y installer.

Mais voyons d'abord comment cette image est utilisée dans l'écriture historique de Sabellico :

*Fuit gens ipsa [scil. longobarda] ex Scandinavia oriunda, est insula haec Germanici oceani, in Codano sinu, quem Sevo mons nihilo Rypbeis iugis minor vasto efficit circumactu ad Cymbrorum usque promontorium extensum, multae in eo insulae, Scandinavia omnium maxima, ac tantae magnitudinis ut Hilleuionum gens quotam insulae portionem quingentis colat pagis, caetera magnitudo incomperta, quae quanta sit, vel ex eo potest intelligi quod accolae alterum orbem terrarum vocent. Hinc sive alio casu aliquo sive consilio potius, parum perspicue id traditur, nam quod scribunt quidam quia insula multitudinem non caperet, idcirco inde indigenarum partem sortito emissam, ratione caret modo vera sint quae a Plinio de eius vastitate traduntur. Sed quaecumque migrandi fuit illis causa, Langobardi olim hinc egressi... aliquandiu evagati, a crebra sedium mutatione Vinuli sunt dicti.*

---

<sup>42</sup> F. Biondo, *Ab inclinatione Romani Imperii*, lib VII et X, consulté dans Id., *Opera*, Basileae, Frobenius, 1531.

Ce peuple était lui-même originaire de la Scandinavie, c'est une île de l'Océan germanique, située dans le golfe Codan, que forme le mont Sevon, en rien plus petit que les monts Ryphées, par un large mouvement circulaire jusqu'au promontoire des Cimbres ; on y trouve de nombreuses îles, dont la plus grande est la Scandinavie ; sa taille est telle que les Hillévions [cf. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* IV, 6 pour tout le passage] occupent une partie seulement de l'île avec 500 villages ; le reste, immense, est inexploré ; on peut comprendre à quel point cette partie est grande par le fait que les peuples limitrophes appellent cette zone l'autre monde. Ils en migrèrent, soit pour une autre circonstance, soit plutôt par une décision volontaire, cela n'est pas dit clairement. En effet, l'explication de certains selon laquelle, en raison d'une trop faible capacité de l'île pour une si vaste population, une partie des habitants fut expulsée après tirage au sort, ne tient pas debout pour peu que ce que dit Pline sur les dimensions de l'île soit exact. Mais, quelle que fût la cause de leur migration, les Longobards un jour quittèrent cette terre, errèrent pendant un certain temps et, en raison de la fréquence de leurs déménagements, furent appelés Vinules<sup>43</sup>.

La dernière phrase ne peut se comprendre que par la lecture de Paul Diacre. Celui-ci, dans son *De gestis Langobardorum*, raconte un mythe fondateur du peuple longobard. Ceux qui quittèrent l'île originaire trop petite (ce dont Sabellico semble douter) au début de leur migration, avaient gardé leur ethnonyme originaire, Winiles, tout en changeant souvent d'emplacement (*De gestis Langobardorum* I, 2) : « *De Scandinavia insula, et quia ex ea Winilorum, hoc est, Langobardorum gens est egressa* ». Confrontés à la menace des Vandales qui exigeaient d'eux un tribut, la déesse Frea leur conseille de ranger en bataille aussi leurs femmes, les cheveux dénoués et le visage caché par leurs cheveux en guise de barbe, d'où, selon la légende que le même Paul Diacre considère ridicule, le nom de peuple à la 'longue barbe'.

Un autre fait historique, plus proche chronologiquement, une attaque sur le sol sacré latin, qui secoue les consciences et qui entache l'image du scandinave, est la destruction, au x<sup>e</sup> siècle, de la part de pirates normands, de la ville de Luni, une florissante ville toscane, dont les ruines étaient encore visibles à l'époque de Pétrarque. Incursion particulièrement odieuse, aux couleurs épiques, mal connue dans son déroulement exact<sup>44</sup> et qui marque la conscience humaniste, la prise de Luni n'est pas le fait d'un peuple guerrier organisé comme le furent celles des Vandales, des Goths et des Lombards, les autres peuples qui – on l'aura compris – ont contribué pour le meilleur et pour le pire à la formation de l'identité italienne. Ces Danois, agissant en bandes séparées, sans ambition de conquérir des territoires et d'asseoir un pouvoir politique, s'adonnent à la pure et simple piraterie :

*populi Danenses appellati, sine lege, sine moribus, incluti pravique, vita quorum magis latrocinio quam bonis artibus ducebatur. Nam quamprimum a romanis imperatoribus defecere, sine rege, sine imperio cuiusquam regebantur. Sparsi, vagantes, aperte modo spoliare peregrinos, modo finitimos ex occulto praedari, suam quisque voluntatem pro lege stauabat, neque turpem famam neque Deum timere. Sed ubi ex pessimorum frequentia rapinae caedes, bella intestina, tanquam perniciose pestis, invasere, brevi magna pars eorum loca natura munita, ceteri vero alia loca propinquiora litoribus occupavere... Cum igitur et planitiem quandam, licet aridam, et litora*

<sup>43</sup> M. A. Sabellico, *Enneadum VIII lib. V*, in *Opera*, t. 2, Basileae, officina Hervagiana, 1538, p. 383. L'étymologie n'est pas expliquée, cependant l'ethnonyme est sans doute calqué sur *Finni* ou *Finnuli*, ou bien encore Vinoviles, évoqués par Jordanès parmi les peuples scandinaves. Pour l'identification de ces peuples voir De Anna, *Conoscenza e immagine della Finlandia*, p. 91-96, qui évoque l'hypothèse philologique d'une correction de l'adjectif *mitiores* relatif aux *Finni*, transmis par les manuscrits, qui devrait être corrigé en *minores*, à propos de la petite taille des Lapons.

Pour le passage de Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* IV, 27, 96 : « *Incipit deinde clarior aperiri fama ab gente Inguaeonum, quae est prima in Germania. mons Saeno ibi, immensus nec Ripaeis iugis minor, inmanem ad Cimbrorum usque promunturium efficit sinum, qui Codanus uocatur, refertus insulis, quarum clarissima est Scatinavia inconspertae magnitudinis, portionem tantum eius, quod notum sit, Hilleuionum gente quingentis incolente pagis: quare alterum orbem terrarum eam appellant* ».

<sup>44</sup> Pour la découverte tardive des conditions réelles de la destruction de la ville et son statut de 'mythe', voir l'introduction de P. Pontari a Antonio Ivani *Opere storiche* (2006), *Historia de excidio Lunae*, in A. Ivani, *Opere storiche*, éd. P. Pontari e S. Marcucci, Firenze, edizioni del Galluzzo, 2006, p. 269-279.

*propinqua possiderent, agriculturam pariter et classem piraticam decrevere, quibus vitam, quacunq[ue] possent arte subsistentarent. Nam multis iam annis a commerciis desueti quo et fidem et opinionem bonitatis apud exterarum nationes amiserant, ad ea quadam necessitate cogebantur*<sup>45</sup>.

Ces gens appelés Danois, sans lois ni traditions, célèbres et mauvais, menaient une vie fondée sur le brigandage plutôt que sur de bons arts. En effet, aussitôt après s'être séparés des empereurs romains, ils se régissaient sans roi, sans le pouvoir de qui que ce soit. Dispersés, errants, tantôt ils dépouillaient ouvertement les voyageurs, tantôt ils volaient leurs voisins en secret, ils se donnaient comme seule loi chacun sa propre volonté, sans craindre ni la mauvaise réputation ni Dieu. Toutefois, quand, en raison de la présence accrue des plus méchants, sévèrent les pillages, les destructions, les guerres intestines comme une peste pernicieuse, rapidement, une partie d'entre eux occupa des sites naturellement protégés, mais tous les autres occupèrent les autres sites, plus proches des côtes... Puisqu'ils étaient les maîtres à la fois d'une plaine plate, quoique désolée, et des rivages environnants, ils se résolurent (à pratiquer) conjointement l'agriculture et la piraterie de mer, afin de vivre par n'importe quel moyen. Car, comme, depuis plusieurs années, ils s'étaient tenus à l'écart des échanges commerciaux, ce qui leur avait fait perdre la confiance et la bonne renommée auprès des nations étrangères, ils étaient forcés par la nécessité à ces activités.

Malgré l'effroyable tableau de ce dernier passage, ces peuples nordiques, attirés vers les plages italiennes, se 'romanisent', tout comme les Romains se 'barbarisent'. Le brassage des peuples, qui se sont succédés dans la Péninsule, est l'évidence que le concept de civilisation n'est plus l'apanage de Rome et de son court rayon d'influence ; et que même ses fiers héritiers, les Italiens, ont traversé un long processus d'*incivilimento*.

#### LE PRIMITIVISME NORDIQUE : LE BON SAUVAGE EUROPÉEN

Les hommes du Nord sont descendus ; d'autres n'ont jamais quitté leurs terres. Les enjeux de la définition de cette barbarie encore visible sur le continent européen deviennent dès lors clairs. Le vieux continent – qui ignore encore qu'il est 'vieux' – a repoussé à ses frontières l'espace de la sauvagerie. Cet espace est identifié et reconnu ; par l'histoire même d'autres espaces sauvages du passé, par la suite acquis à la 'civilisation', dont la Germanie constitue le cas exemplaire, ces marges barbares sont une promesse de civilisation. Comme l'a remarqué F. Lestringant, le discours sur le primitif européen, s'il est fondateur et repoussoir à la fois du discours sur le sauvage américain, il autorise et suscite un projet de réforme religieuse sur le vieux continent. L'*incivilimento* des barbares européens assure le retour aux vraies valeurs de la Chrétienté<sup>46</sup>.

La construction d'une altérité radicale, avec toute la palette de *topoi* ethnographiques que la tradition a fourni à ce type de discours, est utile à l'élargissement des terres et peuples acquis à l'Église de Rome, ainsi qu'à l'effacement de toute tache de paganisme sur la carte d'Europe. L'Église fragile et menacée à ses frontières n'est pas réellement inquiétée par les idolâtries survivantes, c'est sa rivale réformée qui risque de lui disputer ces territoires.

D'entrée de jeu, le discours sur le bon sauvage européen (nordique et germanique) s'attache à reconnaître un passé barbare et un présent de progrès vers la civilisation. Les textes qui, d'un bout à l'autre de la Renaissance, abordent la question des contrées reculées du vieux continent, se construisent systématiquement autour du constat émerveillé des progrès, du passage de la barbarie à la civilisation.

Un encyclopédiste aussi sensible à la modernité que Raphael Maffei, le Volaterranus, affirme, tout en corrigeant les toponymes nordiques de Pline l'Ancien, que les acquis de la

---

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 271-272.

<sup>46</sup> F. Lestringant, « Dei buoni selvaggi nel cuore dell'Europa : Corsi, Sardi e Lapponi », *Primitivismo e le sue metamorfosi. Archeologia di un discorso culturale*, éd. G. Golinelli, Bologna, CLUEB, 2007, p. 45-65.



modernité non seulement nous offrent non seulement l'accès à des lieux autrefois inaccessibles, mais étendent sans limites l'espace christianisé et civilisé :

*Sed iam veterum testimonio egemus, Dei providentia ac felicitate nominis Christiani longe lateque nobis orbe patefacto, quum insulas Britannicas et ultimam Thylem olim inadcessas, priscam exutas immanitatem adiri atque frequentari quotidie, tum divinis personare laudibus videamus*<sup>47</sup>.

Nous sommes maintenant privés du témoignage des anciens, la terre nous ayant désormais été révélée dans toute son étendue grâce à la providence divine et l'heureux nom du Christ, puisque nous pouvons constater que les îles britanniques et l'extrême Thulé autrefois inaccessibles, ont rejeté l'inhumanité primitive, et sont quotidiennement visités et fréquentés et résonnent des louanges divines.

Même constat pour la Scandinavie :

*Nunc sane Cimbricam Chersonnesum Daciam vocant ; cui rex praeest qui Suetiam et Norvegiam peninsulas in eodem mari obtinet, Ptolomeo et antiquis minime positas, quod ignotae atque incomptae tunc essent : nobis autem ob Christi fidem, quae ad haec loca penetravit omnia patefacta : lateque septentrio pulsa barbarorum superstitione divinis nunc laudibus frequentatur*<sup>48</sup>.

De notre temps on appelle la Péninsule Cimbrique la Dacie : leur roi exerce aussi son pouvoir sur les péninsules de la Norvège et sur la Suède, dans la même mer, que Ptolémée et les anciens n'avaient nullement présentées, car elles étaient à l'époque inconnues et non découvertes ; grâce à la foi du Christ, qui a pénétré ces lieux, tout nous est ouvert et connu. Le Nord a éloigné les superstitions barbares et résonne aujourd'hui des louanges divines.

La circulation intermittente d'informations, l'ajustement permanent, auquel sont obligés les historiens et les encyclopédistes, entre savoir moderne et savoir antique autour du grand nord se complètent, bien entendu, d'abord par les récits des voyageurs malgré eux, comme les frères Zeno, dont nous anticipions plus haut le voyage, ou par les informations récoltées dans les pays limitrophes.

Paul Jove se fait chorographe de la Russie, lorsqu'il met en latin les entretiens qu'il eut avec l'ambassadeur moschovite Démétrios Gerasimov, lors du séjour de ce dernier à Rome, en 1525. La crise luthérienne chagrine l'Église, le rapprochement avec le monde orthodoxe et russe n'en sera que plus souhaitable. La plume du chorographe se met au service des terres et âmes que la Rome pontificale veut reconquérir<sup>49</sup>. Jove se pose en Tacite de la Russie<sup>50</sup>, entend corriger certaines erreurs de la géographie antique, comme celle - non négligeable - de l'existence présumée des monts Ryphées. En prouver le caractère imaginaire et leur inexistence revient à redessiner cet espace inconnu au sein de l'Europe elle-même. Ces

---

<sup>47</sup> Raphael Maffei (Volterrano), *Commentariorum urbanorum octo et triginta libri*, Lugduni, Seb. Gryphium, 1552, p. 12-13.

<sup>48</sup> *Ibidem*.

<sup>49</sup> Publiée en 1525, d'abord en latin, sous le titre *Libellus de legatione Basilii magni Principis Moschoviae ad Clementem VII, in qua situs Regionis antiquis incognitus, Religio gentis, mores et causae legationis fidelissime referuntur*, (à Rome par F. Minitii Calvi), la chorographie de la Russie, sous le titre *Moschovia* est intégrée dans un projet plus vaste et jamais achevé de Cosmographie universelle (*De imperiis et gentibus cogniti orbis*). Elle est également publiée en traduction italienne (Venise, 1545) et intégrée dans le deuxième volume du recueil de Ramusio, paru en 1559, que l'on consulte aujourd'hui dans l'édition de M. Milanese, *Navigazioni et viaggi*, vol. III, p. 667-695. Le texte latin est cité ici depuis l'édition moderne P. Iovi, *Opera*, T. x : *Dialogi et descriptiones*, éd. E. Travi et M. G. Penco, Roma, Istituto Poligrafico e zecca dello Stato, 1984, pour l'histoire détaillée du texte voir l'introduction *ibidem*, p. 67-69.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 73 : *Inde gentis mores, opes, religionem, militiaeque instituta, Tacitum imitati, qui a perpetuis historiis libellum de Germanorum moribus seiunxit, perstrictiore stylo narrabimus, eadem fere sermonis simplicitate utentes, qua nobis ab ipso Demetrio curiosa ac leni investigatione lacescitur, per otium exposita fuere.*

monts, nommés parfois Hyperboréens, étaient on le rappelle, placés à divers degrés par les géographes anciens à la frontière des grandes plaines orientales. Chaîne montagneuse infranchissable, glaciale et immense, ces monts étaient censés protéger du regard des voyageurs, des peuples bienheureux mythiques comme les Hyperboréens. Lorsque Giovio se fait un point d'honneur de démontrer que ces montagnes n'existent pas, il brise un pan de cette frontière entre Rome et ce Nord mythique et mystérieux<sup>51</sup>.

Puis l'ambassadeur russe lui décrit l'existence d'un peuple aux mœurs étonnamment proches de Fenni, dont parlait Tacite (et que nous citons plus haut) : les Lapons. Pauvres, sauvages, craintifs, nomades et ignorants des techniques agricoles les plus élémentaires, ils habitent dans des grottes et dans des troncs d'arbres. Peu connus même de leurs voisins moscovites, ils se manifestent aux étrangers uniquement par *silent trade* (un autre élément primitiviste qui caractérise les peuples du nord), ce qui fait supposer à l'humaniste que ce peuple n'a pas de langage. Chasseurs d'une denrée précieuse, les peaux d'hermines, si prisés des autres européens, ils laissent sur les rivages leur marchandise, évaluent celles qu'ont laissées les marchands étrangers, et effectuent l'échange *fidelissimamente*. Un tel peuple, estime la délégation moscovite, ne mérite pas une incursion militaire, car il n'est ni utile ni glorieux d'attaquer un peuple aussi misérable :

*In extremo vero eius Oceani litore, ubi Norvegia atque Svetia amplissima regna, isthmo veluti quodam continenti adhaerent, Lapones existunt, gens supra quam credibile sit agrestis, suspiciosa, et ad omnis externi hominis vestigium, navigiisque conspectum maxime fugax.*

*Ea neque fruges, neque poma, neque ullam omnino vel terrae vel caeli benignitatem novit. Sola sagittandi peritia cibum parat, variisque ferarum tergoribus vestitur. Gentis cubilia cavernulae siccatis repletae foliis, cavique arborum cupites quos vel intronata flamma, vel ipsa vetustas inducta arte fabricarunt. Aliqui ad mare, ubi ingens est captura piscium ineptis, sed felicibus artificiis piscantur, duratosque fumo pisces, tanquam suas fruges recondunt. Laponibus exigua corporum statura, luridi contusique vultus, pedes vero velocissimi. Ingenia eorum ne ipsi quidem proximi Moschovitae noverunt, quum eos parva manu aggredi exitialis insaniae esse dicant magnis vero copiis inopem rerum omnium vitam ducentes lacessisse, neque utile neque omnino gloriosum unquam existimarint. Ii candidissimas pelles quas armelinas vocamus, cum varii generis mercimoniis permutant, sic tamen ut omne mercatorum colloquium conspectumque defugiant adeo ut mutua rerum venalium collatione facta et relictis medio in loco pellibus cum absentibus et ignotis sincerissima fide permutationes transfugantur<sup>52</sup>.*

Sur les côtes les plus septentrionales de l'Océan, là où la Norvège et la Suède, des grands royaumes, sont attachées au continent par une sorte d'isthme, se trouvent les Lapons, un peuple

<sup>51</sup> Plusieurs textes recueillis par Ramusio dans le deuxième volume des *Navigazioni et viaggi* s'attachent à nier l'existence de ces monts. Cfr. La lettre d'Albert Pigge (Kampen) à Clément VII (1525), publiée ensuite dans les *Navigazioni et viaggi*, vol. III p. 653 : « tutti questi fiumi nascono in luoghi piani, paludosi e pieni di boschi, e non da quei favolosi monti Rifei e Iperborei i quali la Grecia bugiarda ne gli ha partoriti, non la natura, perciocché nel dominio di Moscovia non si truova pure un monticello, se non nei liti dell'oceano settentrionale e scitico ». L'encyclopédiste Celio Rodigino nous offre une synthèse de la question dans ses *Lectiones Antiquae*, Lib XVI cap. XII : « *Hyperboreorum unguenta et pollicibiles dapes, ut in locis illis, post quas evidens consequatur exitium, in proverbium venire posse, animadverto ex historia. Quippe pone montes Rhipheos ultraque Aquilonem gens felix, si credimus, quos Hyperboreos appellavere, annoso (ut Plinius inquit) degit aevo, hoc est annis mille, ut alii produnt et retulit Strabo. Ibi creduntur esse cardines mundi, extremique syderum ambitus. Viri tunc gegatimque discordia ignota et aegritudo omnis. Mors non nisi satietate vitae, epulatis delibutisque senibus luxu, ex quadam rupe salientibus. Hoc illis sepulturae genus beatissimum. Antimachus cum Arimaspiis Hyperboreos facit. Quos esse viros Scytharum unoculos, Herodotus scribit, ita nuncupatos quia illarum gentium vocabulo arima unum signat, spu vero oculum. Sed quod mirum fit, videtur auctor idem alivi fabulosum arbitrari qui tamen versus quosdam Arimaspeos nominat, ab Aristeo conditos Proconnesio, sicuti Strabo item scribit, qui etiam putat ex Scythica forte historia luscus Cyclopos ab Homero tralatos. Damastes vero in libro de Gentibus, ultra Schythas, inquit, Isedonas incolere, sper hos Arimaspos, ulterius esse Rhipheos montes, ex quibus flet Boreas, ubi sint etiam perennes nives. Post hosce montes Hyperboreos pertingere ad mare. [...] Non praetereundum esse ab Venetis nobilibus, dum septentrionalia peragrarent, observatum, nullos esse Rhipheos montes, quos recentiores certatim tradiderunt et veteres cosmographi : verum loca ea omnino plana videri. [...] Scribit Historiarum tertio Polybius omne quod intra Tanaim et Narbonem ad Septentrionem vergit, ad sua tempora fuisse incognitum, somnarique si qui de iis loquantur vel scribant.*

<sup>52</sup> P. Iovi, *Dialogi et descriptiones*.

plus sauvage que ce que l'on peut s'imaginer et méfiant, qui fuit devant toute apparition d'hommes et navires étrangers.

Ce peuple ne connaît ni le blé, ni les fruits, ni les dons de la terre ou du ciel. Il se procure sa nourriture par la chasse à l'arc, et s'habille avec les peaux de divers animaux. Leurs couches sont des grottes remplies de feuilles sèches, ou bien des cavités d'arbre creusées naturellement soit par le feu, soit par l'âge même. Certains pêchent en mer, où la pêche est copieuse, par des moyens rudimentaires mais efficaces ; ensuite, ils mettent de côté les poissons fumés comme les moissons. Les Lapons sont de petite taille, leurs visages sont pâles et écrasés, mais très rapides. Même les Moschovites, leurs voisins, ne connaissent pas leur caractère, ils affirment que les attaquer avec un petit nombre de soldats serait une folie dangereuse, et estiment qu'il n'est ni utile ni glorieux de provoquer par de grands moyens [militaires] des gens qui mènent une vie aussi dépourvue de tout bien. Les Lapons échangent ces peaux très blanches que nous appelons hermines, contre diverses marchandises, mais de telle manière qu'ils évitent tout contact et échange avec les marchands : ainsi, après avoir réuni les marchandises à vendre d'un côté et de l'autre, ils laissent les peaux au milieu et font avec la plus grande honnêteté leurs échanges avec des [clients] absents et inconnus.

Un comportement de même type est signalé par Sabellico, sur les rivages de la mer du Nord, lorsque, évoquant les événements survenus après la mort du roi Albert Jagellon de Pologne, en 1501, il est amené à décrire les Lithuaniens et leurs voisins :

*Sarmaticum mare ab occasu sinusque incomptae magnitudinis, cuius ostium ab occidente est non procul a Cymbrica Chersonesso, quam Daciam hodie vocant [développement sur les différents noms pris par le Danemark, pour conclure que le nom exact doit être Dania] Circum sinum ad septentrionem semiferæ gentes, cum quibus nullum est lingue commercium, nutu et signis permutant mercès<sup>53</sup>.*

On ne connaît pas les dimensions de la mer sarmate et du golfe vers l'ouest ; son entrée se trouve non loin de la péninsule cymbrique, qui aujourd'hui est appelée Dacie. Autour du golfe habitent des peuples sauvages, avec lesquels il n'existe aucun échange linguistique possible et qui font du commerce par les gestes et des signes de la tête.

La description de ce troc muet mais loyal est un motif ethnographique particulièrement intéressant et relativement rare. Les ethnographes anciens l'évoquent au sujet des peuples mystérieux et invisibles, comme Hérodote par exemple (*Enquête IV*, 196) qui décrit l'échange entre les Lybiens occidentaux et des peuples « au-delà des colonnes d'Hercule », qui dépassent donc le monde connu, mais qui laissent supposer l'existence d'un oekoumène plus vaste. Le modèle économique de l'échange sans contact entre les parties peut paraître un modèle primitif de commerce, il implique toutefois l'absence de l'argent, ce qui lui confère également une grande valeur morale. Ce peuple ne connaît pas l'or, est loyal dans le commerce et ne serait donc pas contaminé par la convoitise, par la soif et l'avidité qu'engendre la possession de l'or. Ce primitivisme qui se caractérise par le troc silencieux est un primitivisme admiré et érigé à modèle.

Olaus Magnus reprendra ce motif dans son *Historia* (IV, 5), confortant son éloge des peuples du Nord et de leur intégrité morale par l'exemple des échanges non monétaires.

Une autre forme que peut prendre l'éloge du primitivisme heureux, admirable du barbare du Nord met l'accent sur la spiritualité et la vie religieuse. Là encore nous présenterons des exemples plus significatifs, le premier tiré d'une chorographie de Paul Jove, les suivants de

---

<sup>53</sup> M.A. Sabellico, *Enneadum libri*, p. 700.

récits de voyage. La *Descriptio Britanniae, Scotiae, Orchadum et Hyberniae* de Paul Jove (1548)<sup>54</sup> comprend également la description des archipels au nord de la Grande Bretagne, les Shetlands, où les motifs du primitivisme positif sont affichés, la vie selon nature, la justice, la paix, le mépris de l'or : tous ces traits rejoignent un idéal de vie chrétienne, une expérience de foi comme on ne la voit plus souvent dans les palais romains :

*Sunt et aliae ultra Orhadus insulae, quas Scethlandias vocant ; earum incolae seminudi atque inopes, ovis avium et solis prope piscibus sese alunt. Iustitia et pace gaudent, et quum divitiarum atque luxuriae nomina numquam audierint, in summaque egestate et in perpetuis brumae tenebris vivant, fere omnes incredibili naturae foelicitate ad summam senectutem perveniunt. Deum adorant, et sacrorum causa quotannis circa solstitium sacerdos ad eos e Pomonia traicit, notasque eo anno infantibus Baptismatis fonte perfundit, sacra solemnia celebrat, indeque speluncis atque tuguriis eorum sancta aspergine collustratis, accepitque ex durato pisce decumis, abunde ditatus ad Orhadus revertitur<sup>55</sup>.*

Au-delà des îles Orkneys, on trouve d'autres îles qui s'appellent Shetland : les habitants sont à demi nus et sans ressources, ils se nourrissent d'œufs, d'oiseaux et de poissons. Ils vivent dans la paix et la justice, ils n'ont jamais entendu parler des mots de richesse et de luxure, ils vivent en grande pauvreté et dans les ténèbres éternelles des brumes ; presque tous parviennent à un âge très avancé, grâce à une chance inouïe de la nature. Ils adorent Dieu et une fois par an, vers le solstice, un prêtre de Pomonia [la *main island*, aujourd'hui Kirkwall] se rend chez eux traversant la mer, et trempe les enfants nés pendant l'année dans les fonts baptismaux ; il célèbre les rites religieux solennellement, puis asperge d'eau bénite les cabanes, puis, après avoir accepté un poisson en dîme, il retourne aux Orchades.

Quant aux récits de voyage, deux parmi ceux que publie Ramusio, retiendront particulièrement notre attention, notamment en raison de leur apparente absence d'élaboration intellectuelle et de leur spontanéité, celui de Piero Quirini et des frères Zeno.

Commençons par le second, censé précéder l'autre dans l'ordre chronologique.

Vrai ou faux, le récit de Zeno comporte une description circonstanciée, avec des détails très précis et luxuriants sur un monastère dominicain en Groenland, habité par des frères norvégiens, suédois et islandais. Exploitant le volcanisme et les eaux bouillantes de la région, ces frères avaient mis en place des serres ou jardins d'hiver pour cultiver fruits et légumes, cette méthode rendant aussi leurs habitations belles et confortables. Zeno ne ménage pas ses mots d'admiration pour la capacité d'adaptation de cette communauté aux rigueurs du climat arctique, par des termes topiques de l'éloge humaniste (« né mancano loro in questo buoni ingegni e uomini industriosi »).

La suite du récit relate le voyage en Terre-neuve (Estotilandia, dans la toponomastique de Zeno) d'un des deux vénitiens, Antonio, à la suite de John Sinclair, seigneur des îles Orkneys, le prince Zichmni, dans le texte. Le voyage aurait eu lieu entre 1395 et 1399. Rapportés sous forme d'une lettre découverte par hasard, ensuite transcrite, puis commentée, l'impact avec les civilisations éloignées et la rencontre avec l'exotisme se traduit le plus souvent, chez Zeno (et son aïeul) en l'énonciation de ce même primitivisme positif, admiré, lorsque l'expérience de l'étrangeté, de l'exotisme se fait à la première personne : les sujets de Zichmni, les moines bâtisseurs en Groenland, ainsi que les communautés occupant les cités découvertes en Terre-neuve et Nouvelle Écosse sont rustres et simples, accueillants, naïfs, mais ingénieux, courageux, dotés d'une force physique admirable et capables de faire face à une nature hostile.

---

<sup>54</sup> On renvoie à la contribution de L. Michelacci, « Meditazioni sul corpo e meditazioni geografiche. Un esempio di rappresentazione spaziale, la *Descriptio Britanniae* di Giovio », dans ce numéro pour l'étude de cette œuvre.

<sup>55</sup> P. Iovi, *Dialogi et descriptiones*, p. 124.

En revanche, les *topoi* de la barbarie, du primitivisme animal, approchant l'homme de la bête, interviennent dans le deuxième, voire le troisième degré du récit. Dans le cas de ce texte, John Sinclair se décide à effectuer la traversée vers l'Ouest et enjoint à Antonio Zeno de l'accompagner, après avoir entendu le récit d'un pêcheur revenu riche d'un long séjour dans ces contrées de l'autre côté de l'océan. C'est uniquement dans ce second récit, qu'intervient la connotation de barbarie et d'inhumanité<sup>56</sup>.

L'autre récit, relatant une vraie rencontre entre un gentilhomme vénitien raffiné et les barbares du Nord, décrit le séjour sur les côtes norvégiennes de Piero Quirini au printemps 1432. Suite à une effroyable série d'accidents, l'équipage de ce marchand vénitien parti de Crète à destination de l'Angleterre se retrouve propulsé sur les rivages d'un village de pêcheurs au nord de la Norvège, dans l'archipel de Lofoten. Affamés, malades, à bout de forces les survivants découvrent la vie bienheureuse et idyllique des villageois, fervents chrétiens et nobles esprits sauvages. On dispose de deux variantes du récit, une plus élaborée qui serait, selon des découvertes récentes, due à Ramusio<sup>57</sup>, puis une narration plus succincte, œuvre des deux marins compagnons de disgrâce de Quirini.

Après un naufrage qui leur fait craindre pour leurs vies, naufrage décrit avec grand déploiement d'efforts rhétoriques<sup>58</sup>, les rescapés retrouvent le plancher des vaches par une nuit glaciale de janvier. Alors qu'ils sont réduits au désespoir, certains d'avoir atteint les contrées désertiques du Grand nord, tourmentés par le froid glacial et par l'obscurité de l'hiver arctique, la découverte d'une petite cabane, puis la rencontre avec des jeunes pêcheurs, les assurent de l'existence d'êtres humains.

Les vénitiens découvrent ainsi une altérité qui les séduit et les conquiert. Les souffrances endurées leur font apprécier comme une nourriture céleste le pain noir, le *stocfiske* fumé et la bière ; en outre, la piété et la miséricorde témoignées par cette communauté avec qui ils ne peuvent communiquer que par gestes, sont éloquents et pleines d'humanité. Leurs habitations, leurs habits sont observés minutieusement dans leur diversité ; on admire l'endurance au froid même des jeunes enfants :

*Erano in detto scoglio abitato d'anime 120, e alla Pasque 72 si comunicorno come catolici fidelissimi e devoti. Non d'altro mantengono la lor vita che del pescare, peroché in quella estrema regione non vi nasce alcun frutto. Tre mesi dell'anno, cioè giugno, luglio e agosto, sempre è giorno né mai tramonta il sole e ne' mesi opposti sempre è quasi notte, e sempre hanno la luminaria della luna<sup>59</sup>.*

Cent vingt âmes habitaient ce rocher, et à Pâques, soixante douze communiquèrent, en catholiques très fidèles et dévots. Ils vivent uniquement de pêche, puisque dans cette région extrême ne

---

<sup>56</sup> G.B. Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, vol. IV, p. 196 : « E dice il paese essere grandissimo e quasi un nuovo mondo, ma gente rozza e priva d'ogni bene, perché vanno nudi tutti, che patiscano freddi crudeli, né sanno coprirsi delle pelli degli animali che prendono incaccia. Non hanno metallo di sorte alcuna... Sono popoli di gran ferocità, combattono insieme mortalmente e si mangiano l'uno l'altro. »

<sup>57</sup> M. Pastore Stocchi, « Il mito del Nord nella letteratura dell'umanesimo », *Il mito e la rappresentazione del nord nella tradizione letteraria*, atti del convegno di Padova 23-25 ottobre 2006, [Pubblicazioni del centro P. Rajna], Salerno, Roma, 2008, p. 35-56.

<sup>58</sup> *Viaggio del magnifico messer piero Quirino, gentiluomo veneziano. Nel quale, partito di Candia con malvagie per ponente l'anno 1431, incorre in uno orribile e spaventoso naufragio, del quale alla fine con diversi accidenti campato, arriva nella Norvegia e Svezia, regni settentrionali*, in *Navigazioni et viaggi*, vol. IV, p. 58-59.

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 67. S'ensuit un passage plus ethnographique, décrivant les huttes et la coutume d'exposer les nouveaux nés au froid, afin qu'ils s'habituent dès la naissance aux rigueurs du climat : « Le loro abitazioni sono composte di legnami in forma tonda. Usano un solo luminale dritto in mezo del colmo, e l'inverno per essere insupportabili freddi, lo tengono comperto con scorze di pesci grandissimi... usano panni di lana grossi di Londra e d'altri luoghi, e non usano pelle se non poche. E per conformarsi con la region fredda e per esser più atti a tollerare, nate che sono le lor creature, come hanno quattro giorni le pongono nude sotto il luminale, quello scoprendo acciò la neve li caschi adosso... Quelle creature che scapolano la pueril etade tanto sono cotti e assueti al freddo che grandi poco anzi nulla lo stimano. »

pousse aucun fruit. Pendant trois mois, c'est-à-dire juin, juillet et août, il fait toujours jour, le soleil ne se couche jamais ; tandis que dans les mois opposés, il fait presque toujours nuit, mais ils ont la lumière de la lune.

Le commerce du poisson est, chez eux aussi, marqué par un échange élémentaire, fort peu sensible aux charmes de l'or :

*lo [scil. stoccafisso] barattano in cose a lor necessarie, perché com'ho detto niente vi nasce dov'è la lor abitazione ; né hanno né maneggiano moneta alcuna, si che fatti i suoi baratti se ne tornano adrieto.*

Ils troquent le stockfisk contre ce dont ils ont besoin, puisque, comme j'ai dit, rien ne pousse là où ils habitent ; ils ne possèdent ni ne manipulent de la monnaie ; ainsi, une fois les trocs réglés, ils retournent chez eux.

L'étonnement sincère du voyageur, sa définition de la diversité et de l'altérité des Norvégiens ne sont pas filtrés par des modèles intellectuels préconçus. Quirini, quoique cultivé et raffiné, n'a pas de termes pour comparer ce qu'il voit avec un corpus littéraire ou érudit. Il est fasciné par la bonté et la gentillesse du peuple, qui fait contraste avec l'hostilité de la nature, mais surtout par l'innocence des femmes, lesquelles, sans malice, montrent leurs corps nus avant de prendre leur bain ou avant de se coucher ; cette nudité sainte et chaste, l'absence de comportements licencieux et libidineux rappellent la nudité des premiers parents, l'existence antérieure au péché, qui, confrontée aux mœurs de Venise, incite une fois de plus à inverser l'antinomie civilisé/barbare :

*Questi di detti scogli sono uomini purissimi e di bello aspetto, e così le donne sue, e tanta è la loro semplicità che non curano di chiuder alcuna sua roba, né ancor delle donne loro hanno riguardo ; e questo chiaramente comprendemmo perché nelle camere medesime dove dormivano mariti e moglie e le loro figliuole alloggiavamo ancora noi, e nel conspetto nostro nudissime si spogliavano quando volevano andar in letto ; e avendo per costume di stufarsi [fare il bagno] il giovedì, si spogliavano a casa e nudissime... andavano a trovar la stufa, mescolandosi con gl'uomini.*

Les hommes qui habitent ces rochers sont très purs et beaux, tout comme les femmes, et leur simplicité est telle qu'ils n'ont cure d'enfermer leurs biens, et ne craignent rien pour leurs femmes ; ce que nous avons parfaitement compris, puisque nous logions dans les mêmes chambres qu'eux et leurs femmes et leurs filles ; elles se déshabillaient entièrement devant nous avant de se coucher, et comme elles avaient l'habitude de prendre leur bain les jeudis, elles se déshabillaient à la maison et toutes nues... se rendaient au bain chaud, où elles se mêlaient aux hommes.

Ce même détail conduira l'autre comparse de Quirini, Cristoforo Fioravanti à une cinglante conclusion sur la corruption de l'Italie toute entière<sup>60</sup>.

Les barbares du Nord, vus par la Renaissance italienne, ont ainsi fait un long chemin. De la *germana feritas* traditionnelle<sup>61</sup>, à la découverte d'existences édéniques autour du Cercle Polaire, les schémas antiques du nord se sont inversés : les Germains de César et Velleius Paterculus ont connu la crainte admirative et le réalisme politique de Tacite, pour enfin

---

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 94 : « Veramente possiamo dire che da dì 3 febbraio 1431 insino alli 14 di maggio 1432] che sono giorni cento e uno, esser stati nel cerchio del paradiso, ad obbrobrio e confusion de' paesi d'Italia »

<sup>61</sup> Velleius Paterculus, (*Hist. Rom.* II, 106), décrivant les nations germaniques défaites par l'armée romaine à l'époque de la campagne en Germanie de Tibère énumère parmi celles-ci les Langobards (*Fracti Langobardi, gens etiam Germana feritate ferocior*), c'est de là que proviennent les innombrables variantes de l'expression *germana feritas*.

endosser l'idéalisation primitiviste que l'Antiquité attribuait aux Hyperboréens : le bon sauvage du Nord est bien meilleur que le bon Scythe Anacharsis, le bon sauvage hérodotéen ; il rachète la Chute adamique et bien plus, les crises politiques et religieuses qui secouent l'Europe. Ce que l'on peut observer est plus qu'un simple parcours d'*incivilimento*, le passage observé partout de l'état barbare à l'état évolué. Les peuples du Nord fournissent un modèle concret de société, alternative à un Sud européen vieillissant et en déclin.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES :

- BIONDO, F., *Ab inclinatione Romani Imperii*, lib VII et X, consulté dans Id., *Opera*, Basilae, Frobenius, 1531.
- IOVI, P., *Opera*, T. x : *Dialogi et descriptiones*, ed. M. Penco, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1984.
- IVANI, A., *Opere storiche* (2006), *Historia de excidio Lunae*, in A. Ivani, *Opere storiche*, éd. P. Pontari e S. Marcucci, Firenze, edizioni del Galluzzo, 2006.
- MAFFEI, R. (Volterrano), *Commentariorum urbanorum octo et triginta libri*, Lugduni, Gryphium, 1552.
- Historia de gentibus septentrionalibus*, autore Olao Magno Gotho, Romae, I. M. de Viottis, 1555.
- PICCOLOMINI, E.S., *Historia Gothorum*, Francfort-Lepizig, 1730.
- PICCOLOMINI, E.S., *De Europa*, éd. A. van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2001.
- PORCACCHI, T., *Le isole più famose del mondo*, con incisioni di G. Porro, S. Galignani, Venezia, 1576.
- RAMUSIO, G.B., *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, « I Millenni », 1978-1988.
- SABELLICO, M. A., *Enneadum VIII lib. V*, in *Opera*, t. 2, Basileae, officina Hervagiana, 1538.
- TACITI, P. C., *De moribus et populis Germaniae libellus*. Cum commentariolo vetera Germaniae populorum vocabula paucis explicante, Basileae, Frobenius, 1519, ensuite id. *Opera omnia*, per Beatum Rhenanum, Basileae, Frobenius, 1533.

ÉTUDES :

- BJÖRNBO, A. A., *Der Däne Claudius Clausson Swart (Claudius Clavus) der älteste Kartograph des Nordens*, Innsbruck, Wagner, 1909.
- DE ANNA, L., *Conoscenza e immagine della Finlandia e del Settentrione nella cultura classico-medievale*, Turun Yliopisto, Turku, 1988.
- *Le isole perdute e le isole ritrovate. Cristoforo Colombo, Tile e Frislanda. Un problema nella storia dell'esplorazione nordatlantica*, Turku, Pubblicazioni in lingua italiana dell'università di Turku, 1993.
- *Il mito del Nord. Tradizioni classiche e medievali*, Napoli, Liguori, 1994.
- DONATTINI, M., *Spazio e modernità. Libri, carte, isolari nell'età delle scoperte*, Bologna, CLUEB, 2000.
- La fortuna di Tacito dal secolo XV ad oggi*, Atti del colloquio di Urbino, 9-11 ottobre 1978, éd. F. Gori et C. Questa, *Studi Urbinati di storia filosofia e letteratura*, 53, N.S. B, 1-2, 1979.
- History of cartography*, vol. 3 : *Cartography in the European Renaissance*, éd. D. Woodward, Chicago and London, University of Chicago press, 1992.
- LESTRINGANT, F., « Dei buoni selvaggi nel cuore dell'Europa : Corsi, Sardi e Lapponi », *Primitivismo e le sue metamorfosi. Archeologia di un discorso culturale*, éd. G. Golinelli, Bologna, CLUEB, 2007, p. 45-65.
- MUND DOPCHIE, M., *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève, Droz, 2009.
- PASTORE STOCCHI, M., « Il mito del Nord nella letteratura dell'umanesimo », *Il mito e la rappresentazione del nord nella tradizione letteraria*, atti del convegno di Padova 23-25 ottobre 2006, [Pubblicazioni del centro Pio Rajna], Roma, Salerno, 2008, p. 35-56.
- SVENNUNG, J., *Scandinavia und Scandia. Lateinisch-nordische Namenstudien*, Acta Societatis Litterarum Regiae Upsaliensis, Uppsala, 1963.